U d'/of OTTAWA
39003002455102

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

G. Prat

Douai 20-2-97

ŒUVRES

DE

François Fabié

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

5 exemplaires sur papier de Hollande.
10 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

ŒUVRES

DE

François Fabié

POËSIES

1905-1918

RONCES ET LIERRES. — LES PAYSANS ET LA GUERRE

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXXI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PR
3241
.F2R6
1921

RONCES ET LIERRES

RONCES ET LIERRES

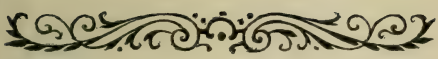
O lierres des vieux murs et des vieilles écorces,
Ronces amères des terrains abandonnés,
Sous vos rejets griffus ou vos lianes torses
Que de chers souvenirs dorment pelotonnés!

Autour des noirs logis où les âmes fidèles
Reviennent tristement, entre deux angélus,
Tu mets de verts manteaux flottants, des frissons d'ailes,
Lierre, et tu rends des nids aux chênes vermoulus.

Et toi, ronce, dans les coins des vieux cimetières
Où les bouquets au vent d'un jour se sont flétris,
Sur les petites croix et les débris de bières
Tu projettes tes bras maternels et fleuris...

Plantes du souvenir, robe des choses mortes,
Suprême floraison de ce qui va finir,
Fidélités un peu moroses, mais si fortes,
Étreintes que l'oubli ne saurait désunir,

Je veux que désormais vous deveniez l'emblème
De mes vers au passé tout entiers consacrés;
Comme vous je le pare et comme vous je l'aime,
Et mon cœur vit avec les morts que vous couvrez.



A MES ÉCOLIERS

Avant de le quitter, ce cabinet banal
D'école, où si longtemps, réglé comme l'horloge,
J'ai prodigué conseils, avis, reproche, éloge,
Reçu, lu, rêvassé, — rimé même, et fort mal,
Pour chasser la rancœur des besognes arides, —
J'appuie encor mon front brûlant chargé de rides
A ces carreaux glacés d'où j'ai vu mille fois
Nos six cents écoliers, d'air et de bruit avides,
Mêler leurs pas, leurs mains, leurs rires et leurs voix
Dans la cour froide et sombre ou de soleil emplie;

Et je regarde, hélas! avec mélancolie,
Cet essaim turbulent, égoïste et joyeux
Auquel un doux lien mystérieux me lie,
Et qui demain jouera, guetté par d'autres yeux,
Puis s'éparpillera vers les fleurs de la vie...

D'autres ont précédé, que j'ai conduits aussi,
Qui furent de tous points semblables à ceux-ci,
Et qui vont maintenant dispersés sur les routes,
Tristes ou gais, forts de leur foi, rongés de doutes.
Montant d'un pas rapide ou lent au but promis,
Et quelques-uns déjà connaissant les déroutes,
Et d'autres disparus à jamais, endormis
Dans la mort, oubliés même de leurs amis...

Et tous ont joué là les jeux que l'on y joue
A cette heure, entre deux classes et deux efforts,
Et ceux-ci vont bientôt prendre aussi leurs essors,
Même toi, cher petit, qui, la main à la joue,
Là-bas, près d'un pilier, fixes tes beaux grands yeux
Sur ma vitre et sur mon visage soucieux,
Étonné — puisque dès demain je serai libre,
Et que ton cœur, à ce seul mot, tressaille et vibre —
De me voir attristé. — Sans doute, oui, je m'en vais

Vers le repos permis, vers le bois ou la grève,
Reprendre où je l'avais laissé jadis mon rêve;
Mais une voix me dit : « Ce que tu leur devais,
A ces pauvres enfants, le leur as-tu, sans trêve,
Tous les jours, à toute heure, également donné?
As-tu sévi quand il fallait, ou pardonné,
Encouragé, guidé, trouvé ce qui relève,
Ce qui guérit, ce qui fait qu'on devient meilleur?
As-tu su t'abstenir toujours du trait railleur
Qui, tel qu'un aiguillon de guêpe venimeuse,
Vit longtemps dans la plaie et l'avive et la creuse?
As-tu sous le savoir livresque, en soi si vain,
Mis, comme sous la pâte on place le levain,
Un ferment d'idéal qui l'échauffe et l'anime?
Leur as-tu fait lever leurs regards vers la cime
Où d'imprudents bergers, un jour, se sont vantés
D'avoir, sous leur poing frêle et sous leur souffle infime,
Éteint à tout jamais les anciennes clartés?... »

Je ne sais, je ne sais... Et c'est pourquoi, morose,
Au moment de quitter tout ce peuple d'enfants
Qui remplissent l'air froid de leurs cris triomphants,
Je reste là, le front contre la vitre close,
Longuement; je m'attarde à couver leurs ébats;

Je voudrais, dans ces yeux de langueur ou de flamme,
Deviner s'ils sont tous armés pour les combats,
Si dans leurs jeunes corps vibrants vibre aussi l'âme...
Mais la nuit tombe... Il faut partir... Je ne sais pas.

SAVOIR VIEILLIR

Savoir vieillir, quel art, mais combien difficile!
Que de ferme vouloir il y faut et quels dons!
Que de victoires sur notre orgueil imbécile!
Que de renoncements cruels et d'abandons!

Vieillir, se l'avouer à soi-même et le dire
Tout haut, non pas pour voir protester les amis,
Mais pour y conformer ses goûts et s'interdire
Ce que la veille encore on se croyait permis;

Avec sincérité, dès que l'aube se lève,
Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour;
A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve
Et lui dire tout bas un adieu sans retour;

Quand l'amour fuit devant nos hivers et nos rides,
Comme un oiseau frileux, ne pas s'en désoler;
Et même s'il revient en des retours rapides
Et nous sourit encor, — le laisser s'en aller;

Si quelque amie, au cœur de sœur plus que d'amante,
Très bonne, offre ses mains à notre front lassé,
Repousser doucement sa tendresse clémente,
Dénouer ce dernier lien d'un cher passé;

Rétrécir l'horizon des projets et des tâches,
Pour élargir celui de l'au-delà sans fin,
Éviter de son mieux les regrets vains et lâches
Qui des restes d'hier voudraient nourrir demain;

Aux appétits grossiers infliger d'âpres jeûnes
Et nourrir son esprit d'un savoir simple et sûr,
Devenir doux, devenir bon, aimer les jeunes
Comme on aima les fleurs, l'espérance et l'azur;

Les voir aller, penser, s'aimer sans jalousie;
Admettre contre nous qu'ils ont parfois raison,
Et que leurs rêves ont aussi leur poésie,
Et qu'on peut, sans l'abattre, embellir la maison;

Se résigner à vivre un peu sur le rivage,
Tandis qu'ils vogueront sur les flots hasardeux,
Et devenir discret sans devenir sauvage,
Se laisser oublier d'eux en vivant près d'eux;

S'estimer bien heureux si, dans les jours de fêtes,
Ils daignent quelquefois se souvenir de nous,
Et si nos petits-fils, blondes ou brunes têtes,
Prennent la place des ingrats sur nos genoux;

Vaquer sans bruit aux soins que tout départ réclame,
Prier et faire un peu de bien autour de soi;
Sans négliger son corps, parer surtout son âme,
Chauffant l'un aux tisons, l'autre à l'ancienne foi;

Puis, un soir, s'en aller sans trop causer d'alarmes,
Discrètement, mourir un peu comme on s'endort,
Pour que les tout petits ne versent pas de larmes
Et qu'ils ne sachent que plus tard ce qu'est la mort :

— Voilà l'art merveilleux connu de nos grands-pères
Et qui les faisait bons, tendres et vénérés;
Ils devenaient très vieux sans être trop austères,
Et partaient souriants, certains d'être pleurés.

ADIEU, PARIS !

A Émile Faguet.

ADIEU, Paris ! — Un quart de siècle, ou peu s'en faut,
J'ai foulé ton pavé de gloire et de misère,
Peinant, luttant, grimpant enfin — oh ! pas bien haut —
Sur l'escalier du temple où sourit la Chimère ;
Adieu ! Je vais revoir la vieille Terre-mère,
Trop tard pour mon bonheur... ou peut-être trop tôt.

Je t'ai souvent maudit, Paris, du cœur, des lèvres,
De la plume, en des vers applaudis quelquefois.
Je t'en voulais de ta cohue et de tes fièvres,
De ta rumeur profonde où se perdait ma voix

De petit rouge-gorge exilé de ses bois;
De ton amour pour la suffisance et la pose,
Pour le clinquant, le faux, l'ampoulé, le joli,
De tes engouements fous, de tes dédains sans cause :
Un soir le Panthéon, le lendemain l'oubli.

Adieu. — J'ai peu mêlé les eaux de ma fontaine
A tes mille ruisseaux tous plus ou moins bourbeux;
Je suis resté fidèle à la chanson lointaine
Que ma mère m'apprit dans nos chemins herbeux,
Lorsque j'allais gardant les brebis ou les bœufs;
Tes cénacles m'ont vu sur leur seuil, mais à peine,
Et tes salons, jamais, surtout les plus fameux.
Adieu.

— Je n'ai pourtant contre toi nulle haine,
Car les ans m'ont calmé qui m'ont pris mes cheveux.
Si je t'ai malmené je m'en repens; et même
Tout près de te quitter j'avouerai, si tu veux,
Que je te dois — en plus de mes vers de blasphème —
Quelques airs que là-bas on répète et qu'on aime,
Parce que, sur les bords de ton fleuve exilé,
Mon âme nostalgique a plus souvent volé
Et plus éperdument vers les cimes natales,

Et que j'ai mieux compris, mieux aimé, mieux chanté
Mes bois ombreux et mes bruyères virginales,
Mon clocher, comme un chêne à l'air libre planté,
Mon pays de fraîcheur, de sève et de santé !

Et je te dois aussi quelques nobles tendresses
Qui se prolongeront en de pieux regrets ;
Car, — ainsi que parfois sur le bord d'un marais
Ourlé de fleurs de fange aux malsaines ivresses
S'ouvrent comme des yeux quelques calices frais, —
Sur les berges du lac trouble où sans fin tournoie
Ta foule qui s'amuse et se grise et se noie,
J'ai rencontré des cœurs, aussitôt reconnus
Pour frères, s'isolant de la commune joie,
De mon pays ou de pays pareils venus,
Naïfs, et se berçant de mes airs ingénus.

Adieu, Paris, adieu. — De la légère trace
Qu'ont pu sur tes pavés où tout l'univers passe
Imprimer un instant mes talons de terrien
Je sais trop que ce soir il ne restera rien,
Et que mes vers chantant mon clocher et ma race,
Mes vers les plus aimés, dont j'avais quelque orgueil,
Disparaîtront de la vitrine et du recueil,

Des lèvres qui jadis souvent les déclamèrent,
Et du cerveau de ceux qui, m'aimant, les aimèrent,
Puis mourront, comme loin de leurs natals sillons
Nos genêts meurent dans la serre ou les salons.
Je sais qu'un peu plus tard, prochainement peut-être,
Un soir, dans les journaux, deux lignes apprendront
A leurs lecteurs, dont peu, bien peu se souviendront,
Qu'*un poète estimé* (sic) *vient de disparaître;*
Et qu'au printemps suivant, — si l'herbe sur mon front,
Comme je le souhaite et comme je l'espère,
Croît et verdit, dans le rustique cimetière
Où l'on m'aura couché, sans pompe, entre les miens,
A l'ombre de la croix de bois des vrais chrétiens, —
L'abeille qui viendra vider la cassolette
De la fleur de la ronce ou de la violette
Sera sans doute seule à deviner où dort
Le triste cœur d'où tous mes vers ont pris l'essor...

Oui, je sais tout cela, Paris, et m'y résigne.
Tu m'as donné l'humble renom dont j'étais digne,
En somme. N'ayant point les dons que tu chéris,
Je vivais à l'écart, timide, un peu sauvage,
Dédaigneux de tes goûts comme de ton langage,
Amer, injuste même envers tes favoris;

Et pourtant — d'un peu loin — parfois tu me souris,
Trouvant quelque saveur à mon fruste ramage :
Merci ! — L'âge et le deuil ayant éteint ma voix,
Je m'en vais essayer de finir comme un sage,
Entre une chère tombe et l'ombre de mes bois.

RETOUR TARDIF

Après vingt-cinq ans de Paris,
De pavé fangeux, de ciel gris,
Nous avons revu ta Provence;
Mais sous ses amandiers fleuris
Rien ne revit de ton enfance.

Et ma jeunesse, qui, dix ans,
Au bruit de tes pins caressants,
Berça notre amour et son rêve,
Est plus morte encor, je le sens,
Et n'a pas marqué sur ta grève.

Heureux qui revient au foyer
Quand il a quelqu'un à choyer :
Cœur qui l'attend, voix qui l'appelle
Dans le vieux logis familier
Auquel la race fut fidèle ;

Mais malheur aux déracinés
Que leur folie a promenés
Un quart de siècle par les villes,
Et qui trop tard sont retournés
Au berceau des heures tranquilles !

Ils n'y trouveront pas l'accueil
De ceux dont ils étaient l'orgueil,
Mais qui sont morts à les attendre ;
Ils y vieilliront, l'âme en deuil,
A remuer un peu de cendre,

Sans parvenir à ranimer
Ceux qu'ils ne surent pas aimer
De l'amour qui se sacrifie,
Et sans personne pour fermer
Leurs pauvres yeux las de la vie.

Ah! l'on devrait au moins avoir
Le courage, quand vient le soir
De nos cœurs et de nos années,
De ne pas aller vous revoir,
Terre et tombes abandonnées.

PREMIER AVRIL

PREMIER avril! Date jolie
Et fraîche comme un chant d'oiseau
Et des gazouillis de ruisseau,
Ramène ta claire embellie
Dans le cœur et dans le cerveau,
Premier avril, date jolie!

Premier avril! — Le ciel est bleu;
Le vent du renouveau caresse
Le saule à la pleurante tresse

Et le peuplier qui, vers Dieu,
Comme une harpe d'or se dresse,
Frémissante sous le ciel bleu.

Premier avril, ô date exquise
Qui tous les ans, jusqu'à ce jour,
M'apportais quelques vers d'amour
Pour l'humble Muse ma payse,
Réchauffe-moi de ton retour,
Premier avril, ô date exquise!

Premier avril, mets des rideaux
Tissés de fleurs et de feuillage
Aux cimetières de village;
Cache-moi les humbles tombeaux
Où les miens — plusieurs avant l'âge —
Dorment derrière tes rideaux.

Premier avril, toi qui ramènes
Sous les rameaux hospitaliers
Les oiseaux et les écoliers.
Emmène-moi pour deux semaines
Par les prés et par les halliers
Où tous les ans tu les ramènes.

Refais-moi naïf et songeur,
Avril, mois d'azur et de rêve;
Mois des essors, mois de la sève,
Mois des nids, fais-moi dénicheur,
Pour qu'au ciel encore je lève
Mon regard naïf et songeur,

Et qu'en apercevant des ailes
Parmi les bourgeons entr'ouverts
J'oublie une heure les revers
Et les pâles amours mortelles,
Pour laisser mon âme, à travers
L'azur, ouvrir aussi ses ailes!

JEUDI SAINT

O lamentations poignantes du prophète !
Jamais psaume de deuil ou *Te Deum* de fête,
Jamais air naïf ou savant
Animant les sillons, emplissant les églises,
Ou montant de l'orchestre aux feuillages des frises,
Non pas même la plainte indicible du vent,
Dans mon cœur désolé n'est entré plus avant.

Jerusalem, Jerusalem... » Lorsque s'élève,
Le jeudi saint, ce chant qu'un long sanglot achève,
J'ai toujours des pleurs dans les yeux.
Et je ne pleure point sur la « Cité perfide »,
Mais sur mon âme, aussi rebelle et déicide,
Qui se dérobe à mille appels mystérieux
Et se traîne en la fange, avec la soif des cieux.

Jerusalem... » — C'est toi, vieille église rustique
Où j'entendis d'abord, pâle écolier mystique,
La prose du prophète hébreu,
C'est toi peut-être, pauvre église, que je pleure,
Et ceux qui m'y menaient, qui sont morts à cette heure,
Et l'enfant pure à qui j'ajournais mon aveu,
Si bien qu'elle s'en fut, au loin, épouser Dieu.

« *Jerusalem, Jerusalem...* » — C'est toi, peut-être,
Ma foi naïve, un jour morte, et qui veux renaître,
Sur laquelle je m'attendris.
Oh! croire, croire encore! et, la sainte semaine,
Suivre docilement la voix qui vous ramène
Vers le doux Maître au front saignant, aux pieds meurtris,
Qui se donne avec joie à ceux qu'il a repris...

C'est sur cela : l'enfance enfuie et l'innocence,
Le cœur pareil à l'encensoir que l'on balance.
Petit clergeon enamouré,
Puis qu'on laisse en lambeaux aux buissons de la route,
Qu'hier, en écoutant avec l'âme en déroute :
« *Jerusalem, Jerusalem, convertere*
Ad Dominum Deum tuum... » j'ai tant pleuré.

NOUS N'IRONS PLUS...

Mon frère aimé, mes doux amis
Depuis si longtemps endormis
Sous l'herbe du vieux cimetière,
C'est Pâques : le bois feuille encor
Et frissonne dans la lumière ;
Ah ! rouvrez donc votre paupière,
Retournons dans ce frais décor...

Écoutez! Les cloches appellent...
D'un arbre à l'autre s'interpellent
Grives et merles et coucous.
Tout n'est que vie et qu'allégresse.
Éveillez-vous et dressez-vous :
Allons au bois, après la messe,
Chercher des nids, sans peur des loups.

Allons chercher des nids, mon frère,
— Non comme jadis pour soustraire
Aux couveuses leurs oiselets,
Mais pour admirer dans la mousse,
Sur la branche où la feuille pousse,
Leurs chaumières ou leurs palais
De fin duvet ou d'herbe rousse...

*
* *

En route, amis! — Et, tout d'abord,
Sous ces houx à l'abri du nord
Regardez, presque à ras de terre;
Quoique vêtu comme un notaire,
Entre deux couplets de chanson,
Le merle, devenu maçon,
Bâtit son nid en grand mystère.

Entrons au bois; les yeux en l'air!
Entendez là-haut ce chant clair!
C'est l'alléluia de la draine :
Son nid ne peut être bien loin;
Scrutez l'enfourchure du chêne :
Elle l'y pose comme un coin,
Revêtu de mousse avec soin.

Mais, là-bas, un geai qui s'effare
Fait sonner son aigre fanfare
Et fuit d'arbre en arbre en jurant.
C'est l'oiseau le moins endurant :
Quand il quitte son nid, s'il sacre,
C'est le prélude qu'en rentrant
Tout finira par un massacre...

Voici le vallon redouté
Où filtre une avare clarté
Du haut des hêtres centenaires.
Sur l'un d'eux, un gros nid sans art,
Ainsi les aigles font leurs aires ;
C'est la demeure du busard
Qui porte un lièvre dans ses serres.

On consulte. Qui grimpera
Là-haut ? Nul n'ose... On reviendra
Dimanche, avec la carabine
De l'oncle Jean, et l'on tuera
Sur son nid l'oiseau de rapine,
Avec lequel, aux basses-cours,
On quêtera des œufs huit jours.

Allons plus loin. — Un chant suave
De flûte d'or, discrète et grave,
Monte dans le couchant vermeil;
Sur son nid propice au sommeil
Et que le vent tiède balance,
Quand la forêt tombe au silence,
Le loriot jase au soleil.

*
* *

Mais l'ombre croît sous les ramures.
Les chants ont fait place aux murmures,
Aux soupirs, aux bruissements;
Et de vagues trottinements
Vers la pâture ou vers l'eau fraîche
Nous causent des effarements...
Plus d'un se sent la gorge sèche.

Oh! ces sinistres carrefours
Où des chemins pleins de détours
Assemblent leurs ogives noires!
Et nous pensons au Drac, aux loups,
A de ténébreuses histoires
Qui se dressent dans nos mémoires
Et nous font courir, les yeux fous...

Respirons, voici la clairière,
Les taillis, la rose lumière
Du soleil mourant sur les prés.
On se retourne, rassurés,
Vers la forêt presque endormie,
Tout honteux de s'être apeurés
Sous son manteau de grande Amie.

On voudrait presque y retourner.
Mais non : l'angélus va sonner
Au clocher dont la girouette
Resplendit seule à l'horizon.
L'engoulevent, sur le gazon,
Fuit devant nous, et la chouette
Entonne sa triste chanson.

La chouette!... Ah! mon pauvre rêve!
Ce seul mot soudain me l'enlève.
— Mon frère aimé, mes doux amis,
Par ma chimère réunis
Hors de la tombe qui vous garde,
Dans les bois où mon cœur s'attarde
Nous n'irons plus chercher des nids.

LA LAVANDIÈRE

NICHES-TU toujours, fine lavandière,
Au roc du moulin, près du déversoir
Dont l'eau rejaillit comme une poussière
Où s'érige un bel arc-en-ciel, le soir?

Dès les premiers jours d'avril, joli couple,
Allez-vous glanant, au flanc du coteau,
Brins d'herbe séchée ou de laine souple,
Amoureux pressés de faire un berceau?

Peinant pour asseoir sur la roche lisse
La base en talus du petit palais,
Tremblant que dans l'eau farouche il ne glisse
Sous le poids des œufs ou des oiselets;

Puis matelassant la frêle demeure,
La capitonnant de plume et de crin,
— Au bruit du torrent qui gronde ou qui pleure
Et fuit emportant votre clair refrain;

Ensuite, pendant deux semaines lentes,
Captive endurant la soif et la faim,
Sous un vert rideau de mousses tremblantes,
Vas-tu donc couver et couver sans fin?

Tandis que le long du ruisseau qui jase
Ton mâle sautille et cueille à son gré
Moucherons de l'air ou vers de la vase
Et mire au flot clair son jabot doré...

Ah! pourvu que nul fripon de l'école,
Nul fils du meunier à l'œil pénétrant,
Nul chat attiré par tout ce qui vole
Ne grimpe à ton nid malgré le torrent,

Et pourvu qu'en mai ta couvée essaime,
Vaillante, emplissant de son gai concert
Le vallon étroit où jadis moi-même
J'eus mon nid bien chaud — maintenant désert !

L'ESSAIM

A Joseph Agcorges.

DANS un pays où les printemps sont sans oiseaux
Et que j'avais aussi cru toujours sans abeilles,
Même quand floréal y fait de ses corbeilles
Crouler les roses par monceaux,

Un essaim tout à coup tourbillonne et se pose,
— En avance de deux bons mois sur la saison
Des exodes ailés, tout près de ma maison,
Sur l'écorce d'un vieux mûrier creux et morose.

Un essaim en avril, près de mon seuil! C'est fou!
On s'ébahit. Je cherche une ruche — objet rare!
Je consulte un voisin, un sage, qui déclare
Qu'à tel endroit, je ne sais où,

Jadis, — et son « jadis » a l'air préhistorique, —
Quelque arrière-grand-oncle à lui, sous un rocher
A l'abri du mistral, eut un petit rucher...
J'écoute en souriant ce vieillard homérique.

Et l'essaim, à mon vieux mûrier toujours pendu,
Grouille et frissonne, attend sans doute qu'on l'héberg
Mais refuse le creux de l'arbre, pauvre auberge
Au seuil d'arentelle tendu.

Le soleil baisse, l'air fraîchit, le couchant saigne.
L'essaim se pelotonne et se resserre encor,
La nuit vient sans qu'on ait recueilli ce trésor;
Toute une nation qui s'offre et qu'on dédaigne...

A l'aurore, l'essaim tremblant n'a pas bougé.
Alors, pris de pitié, — honte aux pitiés tardives! -
J'improvise un abri sommaire aux fugitives
Dans un coffre mal ouvragé.

Trop tard! Le soleil brûle; il a séché les ailes,
Et la brise du large a grisé les cerveaux;
Et la tribu s'en va vers des hasards nouveaux,
En plein midi, dans un poudroiement d'étincelles.

Je les regarde fuir longtemps, le cœur serré.
Moi qui jadis gardais les ruches de mon père
Et savais la chanson qui fait descendre à terre
L'essaim le plus exaspéré,

Je n'ai pu recueillir les divines hôtesses
(Ma mère m'apprenait qu'elles viennent du ciel)
Dans un chalet fleurant le bois neuf et le miel,
D'où leur rumeur joyeuse eût bercé mes tristesses,

Et d'où leurs bataillons armés (que savons-nous ?
Elles portent bonheur, » disait aussi ma mère)
Repousseraient loin de mon seuil l'Intruse amère
Dont le regard rompt les genoux;

Tandis que leur effort ardent, fiévreux, sans trêve,
Pour récolter un miel à d'autres destiné,
Ferait honte de son labeur abandonné
Au poète vieilli qui renonce à son rêve,
Au semeur qui s'endort sans avoir moissonné.

DANS LES PRÉS

Dans les grands prés, aux alentours de Pentecôte
Quand l'herbe, fraîche et verte encor, mais déjà haute
Ondule mollement sous des souffles furtifs,
Qu'elle jase et bruit de grillons et de sources,
Appelant de très loin les écoliers captifs,
Enragés de nids et de courses;

Je voudrais, une fois dernière, aller m'asseoir,
Tout seul et tout un jour, à l'endroit où le soir
Allonge lentement l'ombre des bois de hêtres,

Et là, parmi les fleurs innombrables, mes yeux
Occupés tour à tour des mille petits êtres
De l'herbe et de l'azur des cieux,

L'oreille aux bruits, aux chants, aux infinis murmures
Des haleines errant au front des moissons mûres,
Me bercer doucement et dormir à demi,
Sans remords ni regrets, sans projets ni pensée,
Sous les arbres du bois profond, mon vieil ami,
Où mon enfance est dispersée;

Voir passer vaguement, comme en songe accourus
Et glissant sur les fleurs, tous les chers disparus
Avec qui je foulais autrefois ces collines,
Et retrouver leurs voix, leurs rires, leurs chansons
Dans les feuilles ou l'herbe, ou les eaux cristallines,
Ou le cantique des moissons.

*
* *

Quelqu'un vient par le fond de l'étroite vallée,
Une forme légère et qu'on dirait voilée...
Elle glisse, pieds nus, sur les narcisses blancs.
« Enfance! douce fée! » Elle sourit et passe,
Et gravit la montée à pas muets et lents,
Et dans l'azur laiteux s'efface...

Soudain, des écoliers joueurs sortent du bois,
Leurs mains pleines de nids... Je distingue leurs voi
Et pourrais les nommer de leurs noms au passage.
« Mes amis! mes amis! » Ils se sont retournés,
M'ont regardé, n'ont pas reconnu mon visage,
Et sont partis tout étonnés...

Qui donc chante là-bas, près des aulnes où muse
Le ruisseau nonchalant qui va, revient et ruse
Avec la pente qui l'entraîne au gouffre amer?

Des faneuses, bras nus au soleil, jambes nues
Dans l'herbe, et le gosier plus joyeux et plus clair
Que l'alouette dans les nues.

Oh ! je les reconnais toutes. Adolescent,
J'eus souvent sur le mien leur regard caressant,
Et le premier baiser d'amour m'est venu d'elles.
Elles vont m'accueillir dans leur ronde. Je cours...
— Personne ! — Sous un vol de vertes demoiselles
Le ruisseau fuit comme les jours...

Et le rêve est fini ; la vie est là, si rude,
Qui me reprend avec ses gestes d'habitude,
Si loin de l'ombre et des grands souffles apaisants...
— Oh ! pour un jour, pour un seul jour, ou pour une heure,
Dans les prés tout en fleurs retrouver ses quinze ans !...
Après, qu'importerait qu'on meure ?

LES « CASTAGNAÏRES » *

Huit jours le vent du sud en flottes fantastiques
A charrié de lourds nuages ruisselants
Qui passèrent, là-bas, sur nos sommets celtiques
Et gonflèrent marrons et glands.

Et je songe qu'au clair soleil d'octobre, ou même
Sous un ciel gris et doux traversé de corbeaux,
A grand bruit le menu peuple des mas essaime
Vers les combes et les coteaux

* Ramasseurs de châtaignes.

Où les châtaigniers roux de leurs larges ramures
Ont déjà laissé choir sur le sol blanc d'aiguail,
Par vastes chapelets bruns, les châtaignes mûres
En fin corset glacé d'émail.

Les corneilles en ont déjà croqué plus d'une,
Et sur d'autres le lièvre a mis sa dent, la nuit;
L'écureuil même a profité du clair de lune
Pour en rouler vers son réduit.

Mais les paniers pansus et les amples corbeilles
Et le char s'empliront encore bien des fois,
Malgré le lièvre et l'écureuil et les corneilles
Et tous les écumeurs des bois...

A l'œuvre tous ! — Les mains plongent dans l'herbe fraîche,
Et plus d'un a l'onglée et souffle sur ses doigts;
Mais on fait de grands feux, on se chauffe, on se sèche,
On rit, on chante à pleine voix.

Des disputes, des flirts rustiques, la trouvaille
D'une tribu de beaux cèpes, d'un hérisson,
— Bogue grise et vivante, et celle-là de taille,
Et qui n'ouvre pas sa prison...

Tout amuse et distrait. Et quand l'estomac clame,
Dans un tronc caverneux où, l'hiver, le loir dort,
Les marmots font griller sur la fougère en flamme
Les châtaignes de sucre et d'or.

Le soir on s'en retourne à la ferme lointaine,
Beaucoup moins las qu'au temps des foins et des moiss
La jupe un peu trempée. ou le tricot de laine,
Mais la lèvre ouverte aux chansons.

Un brouillard fin bleuit la cime des futaies
Que le vent du midi berce en les effeuillant;
Le long du chemin creux le merle dans les haies
Sautille et s'enfuit en riant,

Parce que, sous le houx épais qui les protège
Au détour du chemin et leur permet d'oser,
Il a surpris un jeune échappé de collège
Dérobant à Rose un baiser...

Une idylle d'automne, aussi douce et plus pure
Que celles qu'abritaient les cerisiers en fleurs;
A qui ne manque rien, — pas même la torture
De l'adieu prochain et des pleurs...

alentissez vos pas dans le chemin propice,
lottissez-vous bien près l'un de l'autre en marchant,
ouissez des émois de votre amour novice
Et de vos deux cœurs se touchant;

t sachez que jamais, jamais, quoi qu'il arrive,
Vous ne retrouverez, vivriez-vous cent ans,
Les pauvres chers petits, la source fraîche et vive
Où vous buvez quelques instants.

LES BÉCASSES

A la mémoire d'André Theuriet.

Tandis que l'on chantait l'épître de Toussaint,
— Page d'Apocalypse où le vieux chantre geint
Et se débat, ainsi qu'un coq dans des étoupes, —
Les bécasses, hier, arrivaient dans nos coupes.

Les bécasses, les beaux oiseaux silencieux,
Discrets, furtifs, au manteau sombre, aux beaux grand
Amoureux des sous-bois feutrés de vieux feuillages.
Les bécasses ont commencé leurs longs voyages.

Elles sont au Lagast, ce soir; elles seront
A Roupeyrac demain, et peut-être vivront
— S'y trouvant à l'abri de l'autan et des bises —
Une semaine ou deux en ses combes exquises,

ès des sources, le long des tintants ruisselets,
ır les pentes où les cèpes ventrus et laids
oulèvent le sol brun et les feuilles séchées,
: sous les houx griffus qui les tiennent cachées.

ıissent les braconniers et leurs chiens, les bergers
: leurs lacets de crin savamment étagés
ır les sentiers étroits qu'elles suivent songeuses
oargner la plupart des nobles voyageuses!

ıissent-elles jouir en paix des jours vermeils
ù se bercent nos bois avant les lourds sommeils,
égaler leurs longs becs de fines nourritures,
: dormir au doux bruit des vents dans les ramures,

ıis s'envoler vers des pays plus beaux encor,
ontinuant leur rêve en changeant de décor,
our revenir, toujours à Roupeyrac fidèles,
l'époque où j'irai m'y recueillir comme elles!

SOUS LA GRIFFOULE *

L'HIVER... C'est la saison de célébrer les houx
— Non pas les houx épars sous les hautes futaie
Qui de leurs aiguillons peignent le dos des loups
Ou griffent jusqu'au sang les tétines des laies, —

Mais les grands houx bordant chez nous les chemins
De remparts frissonnants tout hérissés de piques,
Et dans le vent du soir causant tout bas entre eu
De temps déjà lointains et de conscrits épiques

* Bouquets de houx géants abritant les bâtiments fermes du Ségala.

ui, partant pour aller prendre sac et fusil,
ans leurs pousses coupaient le bâton de voyage,
plus tard, au retour, le manche de l'outil
u l'aguillade pour conduire l'attelage;

mieux encor ces houx vieux de plus de cent ans,
u'en griffoules on trouve à l'entour de nos fermes,
s protégeant du nord, de l'ouest ou des autans,
oujours droits, toujours verts, redoutables et fermes.

incelants de neige ou de fruits de corail,
hébergent, l'hiver, les merles et les grives,
our qui le toit, jadis, était l'épouvantail,
que la faim transforme en effrontés convives.

le lièvre lui-même y trouve quelquefois
n gîte chaud et sûr et que nul ne soupçonne,
à, quand la basse-cour s'emplit de longs abois,
rit tout bas des chiens et doucement frissonne.

is, aux premiers soleils des fins de fevrier,
s aïeuls mi-perclus s'en vont sous les griffoules
griser de rayons, jaser et s'épouiller,
le-mêle, parmi les dindons et les poules...

En été, les galants y sont cent fois venus
Parler d'amour, le soir, à leurs fraîches promises,
Simples filles de ferme aux baisers ingénus
Et chastes, qui tremblaient toujours d'être surpris

Et d'entendre soudain crépiter sur les houx
La charge de gros plomb d'un vieux fusil à pierre
Dont le rude *Pagès* * s'armait contre les loups
Et les rôdeurs marchant furtifs vers sa lumière...

Et que de fois aussi, quand nous étions enfants,
Mère-grand nous conta que, lorsque l'autan gronde
Les pauvres trépassés délaissés des vivants
Autour des noirs massifs viennent faire leur ronde

Trainer de longs linceuls et pleurer et gémir,
Redemandant beaucoup de *Pater* et de messes,
Et souvent jusqu'à l'aube empêcher de dormir
Leurs âpres héritiers oublieux des promesses.

* Paysan aisé.

*
* *

L'hiver... C'est la saison de célébrer les houx,
Et ce sera bientôt aussi pour moi, j'y songe,
Celle d'aller encor, lorsque l'adieu si doux
De nos pâles soleils d'automne s'y prolonge,

M'asseoir souvent, avec quelques contemporains,
Sous la haute griffoule aux solides ramures
Qui de la bise aiguë abritera nos reins
Et bercera nos souvenirs de ses murmures,

Tandis que dans le ciel lentement vogueront
— Évocateurs ailés de suprêmes voyages,
Faisant vers l'infini se lever notre front —
Les oiseaux migrateurs fuyant sur les nuages.

EN TISONNANT

A Gabriel Audiat.

Pauvres riches qui dans leurs grands palais modern
Ont chaud sans jamais voir le feu,
Sans jamais, par les soirs d'hiver transis et ternes,
Tisonner en rêvant un peu!

Voir le feu, le feu clair, le feu flambant des bûches
Qui danse et chante dans le noir,
Rouge ou pâle, ou tout blond comme le miel des ruche
Toujours joyeux comme l'espoir...

Mais n'aurait-on au monde amis, enfants ni femme,
Ni chat, ni chien, ni livre aimé,
Que l'on se sentirait moins seul à voir la flamme
Sourire dans l'âtre enfumé.

Le feu ! — Qu'il naisse et cherche en crépitant sa voie ;
Qu'il grandisse et s'élance enfin,
Enveloppant de ses langues rouges sa proie,
Genêt, olivier, chêne ou pin ;

Qu'il gronde en dévorant le cœur après l'écorce,
Et qu'il flotte comme un drapeau
Triomphant, orgueilleux, enivré de sa force,
Qu'il est vivant et qu'il est beau !

Et lorsqu'il tombe ensuite et lentement s'apaise,
Et qu'il laisse à peine courir
Quelques légers frissons violets sur sa braise,
Sourires de qui va mourir,

Comme il nous charme encore et comme il hypnotise
Nos yeux et notre âme à la fois,
Et nous replonge au rêve où nous plongeait la brise
Qui le berçait arbre des bois !

*
* *

Regarde le feu, vieux poète
Rongé d'ennuis et de regrets.
Que te dit la braise muette
Qui sera de la cendre après?

Elle me parle... Oh! non, je n'ose
Dévider une fois encor
Tout ce long chapelet morose
Où sont si rares les grains d'or...

J'ai tisonné chez mon aïeule,
Où la pierre du vieux foyer
N'était rien qu'une vieille meule
Mise là par un vieux meunier.

J'ai tisonné près de ma mère,
Quand je revenais du chef-lieu,
Écolier épris de chimère,
Mais si longtemps privé de feu;

Puis chez mes deux sœurs... L'une est morte ;
Mais l'autre, quand je la revois,
Dès qu'elle a refermé sa porte,
Sur les landiers jette du bois...

Et que d'autres foyers encore
Où je n'ai tisonné qu'un soir
Et que j'ai quittés à l'aurore
Pour jamais plus ne m'y rasseoir !

*
* *

Mon Dieu, si ta mansuétude
Me laisse vivre encore un peu,
Donne à ma grande lassitude
Un foyer toujours et du feu,

Pour que jusqu'au bout je tisonne,
En écoutant gronder le vent
Sur la campagne qui frissonne
Et sur le toit qui me défend ;

Pour que la chanson coutumière
De la flamme sur le chenet
Mette à ma lèvre la prière
Qu'enfant ma mère m'apprenait;

Et qu'à l'aspect du peu de cendre
Qu'un chêne dans l'âtre noirci
Laisse, en chrétien je sache attendre
Que mon cœur tombe en cendre aussi,

Tandis que, pareille à la flamme
Qui monte droite du tison,
Vers toi s'exhalera mon âme,
Enfin libre de sa prison.

POUR L'ARBRE

A Henri Pradalès.

Ils y reviennent tous à l'arbre tutélaire,
Ancêtre et protecteur de l'homme et des sillons,
Du toit battu des vents dont il rompt la colère,
Du sol qui penche au gouffre et de la source claire
Qui chante en buvant des rayons.

Ils y reviennent tous : le savant et l'artiste,
Et le législateur, hier mauvais berger,
Et le snob, fou de sport, que le désert attriste,
Et le Poète... Non, le Poète persiste ;
Lui seul n'avait pas à changer,

Car toujours, et depuis ses plus lointains ancêtres,
Le Poète aima l'Arbre et son âme et ses voix.
Virgile à Rome n'a regretté que ses hêtres;
Et nous, depuis Ronsard, — les petits et les maîtres, —
Maudissons les bourreaux des bois...

Écoutera-t-on mieux le savant que le barde,
Le Journal que la Muse? Et verrons-nous, demain
Sur le sol écorché que le soleil lézarde,
Nos rustiques, pour leur lointaine sauvegarde,
Planter des arbres de leur main?

Je n'y crois pas. — Le bon vieillard de La Fontaine,
Qui plantait en songeant à ses petits-neveux,
Avait foi dans sa race et savait que le chêne
Couvrirait un arpent de colline ou de plaine
Avant qu'ils disparussent, eux!

Pour qui nos paysans sèmeraient-ils encore
Les faines et les glands des futures forêts?
Pour leurs fils? Paris les leur prend et les dévore;
Et, s'il leur en reste un, par hasard, il n'adore
Que la pipe et les cabarets.

Que leur fait l'avenir du champêtre héritage?
Ils ont tout renié, même les ascendants
Qui le leur ont conquis et légué d'âge en âge;
S'ils pouvaient le sucer, le tarir davantage,
Le détruire, ils mourraient contents.

Un beau coin de forêt se monnaye en une heure,
On le vend; et la scie à vapeur, un matin,
Grince sur les vieux troncs où la chouette pleure;
Puis la dent du troupeau ronge ce qui demeure,
Et le sol descend au ravin...

Mon grand-père disait fréquemment à mon père :
« Quand tu coupes un arbre, enfant, plantes-en deux! »
Sagesse démodée à laquelle on préfère
Ce conseil : « Mets partout de la pomme de terre;
Engraisse des porcs et des bœufs. »

*
* *

Et vous pensez, savant, orateur, publiciste,
Conférencier lâché sur ce thème nouveau,
Que de notre rustique âpre et positiviste,
Et pour qui — grâce à vous — nul au-delà n'existe,
Vous retournerez le cerveau ?

Il fallait lui laisser l'idéal et le rêve,
Sa couronne de fils forts et respectueux,
Ne pas vider son cœur de croyance et de sève,
Puisque sur la foi morte aucun germe ne lève
Et qu'aux bois même il faut les cieux...

*
* *

Croyant, le paysan garderait sur les pentes
Du domaine les bois par ses aïeux plantés,
Ne leur prenant que ses timons et ses charpentes,
Et quelques croix pour remplacer les croix tombantes
Dans les vieux carrefours hantés.

En voyant qu'à son pied tout arbre centenaire
A sa postérité de surgeons et de plants,
Fils soumis que son front protège du tonnerre
Et sur lesquels il fait son ombre débonnaire
Par les étés lourds et brûlants,

Il mènerait ses fils à lui dans ces retraites,
Il leur ferait aimer ces géants doux et beaux,
Debout dans les bas-fonds ou courbés sur les crêtes,
Pleurant au vent d'hiver qui dépouille leurs têtes,
Mais croyant aux printemps nouveaux;

Il leur inspirerait un respect grave et tendre
Pour la Forêt, la grande aïeule dont les bras,
Sur l'homme faible et nu, daignent toujours se tendre
Pour l'abriter, pour le nourrir, pour le défendre,
Et l'endormir quand il est las;

Il les enchaînerait par mille intimes chaînes
A l'Arbre patriarche, à l'Arbre fraternel;
Si bien qu'expatriés aux casernes lointaines
Ils songeraient, la nuit, aux cimes de leurs chênes
Ondulant en signe d'appel,

Et, sitôt libérés, retourneraient vers elles
Et vers le toit qu'elles protègent des grands vents,
Retrouver leurs amours sous leurs ombres fidèles,
Puis sèmeraient des glands pour des forêts nouvelles
Que verraient croître leurs enfants.

LA MORT DES CHATAIGNIERS

A E. Viala.

On abattit d'abord les chênes et les hêtres,
Puis les frênes et les noyers;
.t voici qu'à leur tour nos vastes châtaigniers,
Qui ressemblaient à des ancêtres,
ont proscrits, arrachés, emportés et broyés...

.s s'accrochaient et s'arc-boutaient le long des pentes
Où la vigne ne monte pas,
ouvraient les mamelons de hautaines charpentes
Et de ramures retombantes,
eur cime au ciel, leurs fruits sous notre main, en bas.

Arbres puissants et doux, sur nos plus humbles terres,
Sur nos plus indigents plateaux,
Durant des siècles ils jetèrent leurs manteaux
Par-dessus celui des fougères,
Et les firent un peu moins pauvres et plus beaux.

Et, même quand leurs fruits d'or, de miel et de sucre,
Foulés aux pieds par les passants,
Semblèrent fades aux modernes paysans
Brûlés d'alcool et fous de lucre,
Les vieillards bénissaient leur ombre et leurs présents

Et voilà qu'on les coupe et qu'on les déracine.
Que leurs troncs velus, enchaînés
Sur de lourds chariots par quatre bœufs traînés,
S'en vont vers la ville et l'usine
Porter l'âme de nos sommets découronnés...

*
* *

L'Usine ! — Ah ! je la hais, certes, la pieuvre immonde
Tapie au creux de nos ruisseaux
Dont elle a dévasté les bords, souillé les eaux,
Et qui vers nos bois à la ronde
Étend ses bras armés de haches et de faulx.

Mais que penser de vous, paysans ses complices,
Mornes renégats des aïeux,
Vous dont l'or seulement allume encor les yeux,
Et qui ne trouvez vos délices
Qu'à détruire tout ce qui tend ou parle aux cieux ;

Vous qui laissez crouler tours, clochers et calvaires,
Tuer l'oiseau, couper les bois,
Et, pour trente deniers d'un Juif aux sales doigts,
Donneriez l'âme de vos pères
— Si Dieu ne l'avait prise — et la vôtre à la fois ?...

Ah! nos vieux châtaigniers, nos arbres patriarches
Aux longues barbes de poils gris,
Au cœur desquels, enfants, nous cherchions des abris
Qui plus tard de vos vertes arches
Faisiez un dais chantant sur nos amours fleuris;

Vous qui, hier encor, me versiez l'ombre austère,
L'ombre si douce aux cœurs blessés,
Avec le souvenir des êtres chers, laissés
Sur la route, loin de la terre
Où tous comptaient dormir par vos rameaux bercés

Encore quelques jours de ce progrès vandale,
De cette guerre à la beauté
Qu'un pouvoir abêti permet par lâcheté,
Et sur la colline natale
On cherchera la place où vous avez chanté;

Et nos rustiques croix dans l'étroit cimetière
(Restera-t-il assez de bois
Quand elles tomberont, pour refaire nos croix?)
Seules de l'herbe ou de la pierre
Se dresseront, petite épave d'autrefois,

En un geste de mains vers le ciel bleu tendues,
Redemandant l'ombre et le frais
Pour les morts de la tombe et les blés des guérets,
Et les claires sources perdues :
La foi vive d'abord, et l'eau courante après.

INAUGUREZ !

INAUGUREZ, inaugurez
A travers vos champs et vos prés,
De beaux petits chemins ferrés
Qui vous mèneront à la ville
En bien moins de temps qu'il n'en faut
Aux nuages courant là-haut
Comme des oiseaux à la file.

Sur ces beaux rails noirs et luisants
Les voyages sont si plaisants !
Alignez-en donc tous les ans
Des kilomètres et des lieues ;

Et vous irez, gens de Limoux,
« Voir votre Carcassonne », tous,
« Derrière les montagnes bleues »...

L'aïeul en prenait le chemin,
De loin en loin, bâton en main,
Et marchant jusqu'au lendemain
Pour arriver jusqu'à la porte
De quelque avocat renommé ;
Il en revenait affamé,
Poudreux, courbé comme un cloporte.

Ah ! le pauvre homme ! — Et notez bien
Qu'ayant l'âme d'un vrai terrien
L'aïeul n'allait jamais pour rien
Visiter la cité lointaine ;
Vous, vous irez pour le plaisir :
La vapeur vous fait du loisir
Et des écus à bourse pleine.

Il faut se retremper un peu ;
La bourgeoise est si pot-au-feu !
Vivent les beautés du chef-lieu,
Et ses cafés et ses théâtres,

La Loge où le progrès se fait,
La préfecture et son préfet,
Et les maisons Tellier folâtres!

On y laisse quelques écus;
Mais on en repart convaincus
Que les préjugés sont vaincus
Et que la lumière est en marche;
Qu'on est bien du dernier bateau,
Et non plus avec le troupeau
Que Noé parquait dans son arche...

Sans doute, en rentrant au logis
On y peut trouver du gâchis;
Quand les ressorts sont avachis,
La machine hésite ou s'arrête;
Les moissons traînent, ou les foins,
Les bêtes demeurent sans soins,
Les valets aussi font la fête.

Qu'importe? Les choses iront
Autant que nous. Nos fils prendront
Ce que les lois leur laisseront
— Assez peu de chose sans doute —

Du bon vieux domaine ancestral...
En attendant le saut fatal
Cueillons quelques fleurs sur la route !...

Inaugurons encor, toujours,
Avec ministres et discours
Et cavalcades sur le cours,
De beaux chemins de fer, sans trêve ;
C'est l'avenir, c'est le progrès :
Même les morts sous les cyprès
Doivent prendre le train — en rêve.

Ah ! qu'il fait bon vivre en nos temps !
Laissons de rares mécontents
Les blasphémer entre leurs dents ;
Narguons leur pessimisme austère !
Travailler ? épargner ? vieux jeu :
Puisque le Diable a chassé Dieu,
Mangeons avec lui notre terre !

CROIX BRANLANTES

Elles y sont encor toutes, ou presque toutes,
Sur les talus, aux carrefours de nos chemins,
Et même par endroits au bord des grandes routes,
Les croix vers qui jadis on nous joignait les mains

Malgré le vent mauvais qui souffle de la ville,
Nul ici n'osera, de bien longtemps encor,
Leur jeter en passant un blasphème imbécile
Ni supprimer leurs bras ouverts sur les blés d'or.

Que dis-je! pas un champ autour de nos villages
Où l'on ne plante, en mai, dans les premiers sillons,
La croix de noisetier qui sauve des orages
Les épis, les bleuets et les nids d'oisillons...

Pourtant les grandes croix avoisinant les fermes,
Celles que nos anciens dévotement taillaient
Au cœur d'un chêne, et qui longtemps, hautes et fermes,
Tenaient contre les vents fous qui les assaillaient;

Ces croix qui n'avaient point de Christ saignant sur elles,
— Les imagiers naïfs n'existant plus chez nous, —
Mais quelquefois un coq fruste battant des ailes,
Et souvent le marteau, la tenaille et les clous;

Ces vieilles croix qu'un vieux curé de la paroisse
Était venu bénir, avec la basse-cour,
L'étable et le rucher, et qu'aux heures d'angoisse
La fermière cherchait d'un long regard d'amour;

Je les vois tous les ans un peu plus délabrées;
L'une sur le côté penche, l'autre en avant;
D'autres, qu'un forgeron grossier a restaurées,
Sous leurs brides de fer grincent au moindre vent.

Les coqs ont pris leur vol, emportant leur symbol
De suprême réveil au jour du jugement;
Et de leurs piédestaux la ronce et l'herbe folle
Et l'ortie ont disjoint les pierres lentement.

Nos rustiques toujours cependant les saluent,
Et les porteurs des morts y font halte un instant;
Mais à les voir crouler les jeunes s'habituent,
Comme à voir s'abolir les coutumes d'antan;

Et l'œil s'afflige, hélas! d'en voir peu de nouvelle
S'ériger, attestant que de ce brun terrain
La foi jaillit vivace autant que les javelles,
Et qu'au grenier céleste il donne aussi du grain.

RUCHES MORTES

A une « Isolée ».

Mon père avait jadis un superbe rucher
Qui bourdonnait, la nuit, comme une ville en fêtes,
Et dont les seuils laissaient, de l'aurore au coucher,
Vers la bruyère en fleurs fuir leurs milliers d'avettes.

Vivantes balles d'or, dans l'air frais du matin
Elles filaient, vibrant en trajectoires folles,
Et revenaient, le soir, lourdes de leur butin
Et teintes des couleurs des tremblantes corolles.

Le miel, deux fois par an, coulait à flots chez nous
Tous les malades en goûtaient — grâce à ma mère
Et la cire, fondue en de beaux cierges roux,
Brûlait devant l'autel, — à l'insu de mon père...

*
* *

Brusquement le rucher devint silencieux,
Ses seuils déserts, les fleurs de nos coteaux sans ailes
Juin ne mit plus d'essaims dans nos poiriers joyeux
Et mon parrain ne fit point de ruches nouvelles...

On souleva les lourds couvercles des cités :
De grands trous noirs béants, avec des rayons vides
Ni reine ni sujets. — Des frelons irrités
Besognaient dans les coins, déménageurs avides;

Puis vinrent les fourmis, croque-morts noirs ou roux
Les papillons de nuit, rôdeurs de cimetière,
L'araignée aveuglant de ses toiles les trous
Par où jaillit longtemps le peuple de lumière.

Et la pluie et le vent rongèrent les vieux troncs
Que le soleil avait fendus; et les orties
Montèrent pour cacher tant de deuils et d'affronts :
Et la ferme pleura ses avettes parties...

*
* *

Et tristement je songe à cet exode ailé,
Quand des ruchers humains peuplant nos solitudes
S'envolent chaque jour, sous notre ciel troublé,
Tant de vaillants essaims de prière et d'études,

Quand par milliers s'en vont, tourbillon blanc ou bleu,
Devant l'assaut brutal du frelon imbécile,
Par delà monts et mers les abeilles de Dieu,
— Avec la Liberté qui comme elles s'exile.

CHEZ MES RUSTIQUES

A Étienne Charles.

Une fois encor (tous les ans
Je crois bien que c'est la dernière)
Je mets mon âme prisonnière
Deux mois parmi nos paysans.

Je la ramène à la nature,
Je la rabaisse à d'humbles soins,
Je la promène dans des coins
Dépourvus de littérature.

Je lui dis : « Vois ce laboureur,
Cette fermière avec ses mioches,
Ces porteurs de faux ou de pioches,
Ce pâtre en manteau d'empereur !

« Ils sont beaux plus que maint poème
Dans lequel nous les célébrons ;
Le laurier siérait à leurs fronts
Mieux qu'au front de Virgile même...

« Vaguons un peu sur ces terrains
Aux grands sillons bruns parallèles :
Connais-tu des pages plus belles
Et de plus purs alexandrins ?

« Asseyons-nous dans les bruyères
Pleines d'abeilles le matin :
Près du leur, que vaut le butin
Par nous porté chez les libraires ?...

« Vois-tu ce hêtre au blanc manteau ?
Deux noms croissent dans son écorce ;
Un amour livresque est sans force,
Mais celui qu'on grave au couteau !...

« Au vieux clocher l'angélus tinte,
Inclinant les fronts bruns ou blancs;
Et nul génie en ses élans
N'alla si haut que leur voix sainte...

« Regardons-les rentrer, le soir,
Poudreux des cendres de l'éteule,
Las et courbés et le corps veule,
Mais le cœur tout vibrant d'espoir.

« Ils feront leur prière encore
Pour de la pluie ou du soleil,
Déjà gagnés par un sommeil
Qui durera jusqu'à l'aurore...

« Six jours ainsi remplis et sains,
Entrons, le septième, à l'église,
Où le vieux prêtre évangélise
Et prêche la Vierge et les Saints;

« Ils sont là tous, leur grand rosaire
Ou leur vieux paroissien aux doigts;
Ils chantent de leur rude voix,
Oubliant fatigue ou misère...

« Ah! mon âme, ne veux-tu pas
Auprès d'eux oublier la tienne,
Redevenir humble et chrétienne
Et reprendre ton vol — d'en bas? »

TEMPS LÉGENDAIRES

PALESTRO, Magenta, Solférino, — la Gloire!..
Oui, c'était encore le temps
Où nous faisions grande figure dans l'histoire;
Et ceux qui n'ont pas cinquante ans
Ne connaîtront jamais (hélas! d'être prophète
Sur ce point n'est que trop aisé)
De printemps si joyeux et si vraiment en fête,
— Quoique de sang trop arrosé.
Avril faisait fleurir aux talus les pervenches
Et nos soldats sur les chemins;

Et l'on allait cueillir les unes, les dimanches;
On serrait aux autres les mains.
Que de chants dans les bourgs, au passage des villes!
Que de pleurs, mais vite essuyés,
Aux cils des amoureux et dans les yeux fébriles
Des bons grognards estropiés,
Survivants d'Austerlitz ou de mil huit cent douze,
Ou seulement de Waterloo,
Qui sentaient remuer encore sous la blouse,
La limousine ou le sarrau,
Leurs vieux cœurs au seul bruit d'une guerre à l'Autriche,
Que feraient leurs petits-neveux,
Sous un Napoléon... alors qu'eux sur la friche
Ils mèneraient paître les bœufs!...

*
* *

Ce torrent de soldats s'écoula sur les routes
Qui vont vers le soleil levant.
Un silence se fit, gros d'angoisse et de doutes...
Puis soudain un cri triomphant :

Nous étions vainqueurs! — Ah! la galopade folle
Qui chaque jour, matin et soir,
Nous ruait, écoliers échappés de l'école,
Vers un vieux mur, lépreux et noir,
Où sur beau papier blanc s'étalaient toutes fraîches
Et de fort loin tirant les yeux,
Étranges floraisons de la nuit, les dépêches
Qui nous disaient victorieux...
Magenta... Mac-Mahon... Notre antique furie
Reprenant là-bas son essor...
Des mots sanglants avec des chiffres de tuerie,
Mais que la Gloire sablait d'or...
Enfin, Solférino : le canon et l'orage
Tonnant, tuant à l'unisson,
Longuement... Et la Mort, contente de l'ouvrage,
Dormant enfin sur sa moisson...

Mais pour nous tout cela — cris, affres, agonies
De tant de milliers de mourants,
Et répercussion d'angoisses infinies
Au cœur de milliers de parents —
N'était qu'un pâle envers d'un triomphe superbe
Que tout ce sang rendait plus beau,

Comme les fleurs de pourpre embellissent la gerbe,
Et les balafres, le drapeau.
Et les champs de carnage étaient loin, et si proches,
Au cœur de l'étroite cité,
Les fêtes, les appels des tambours et des cloches,
Le *Te Deum* dix fois chanté...
Et, dans ces nuits de juin, si claires et si calmes,
Tant de feux de joie éclataient
Sur l'esplanade, au pied du clocher, sous les palmes
Des ormes qui d'orgueil chantaient!...

*
* *

Ensuite, le retour des vainqueurs, bruns de hâle,
Maigres, poudreux, mais si vibrants.
Il en manquait, — mais dans leur marche triomphale
Ils serraient encore les rangs.
Et quand ils atteignaient, un par un, le village,
Le hameau, le mas isolé,
Et que de l'aire-sol, les hélant au passage,
Les gens qui dépiquaient le blé

A la cruche de grès les invitaient à boire,
Après les rustiques saluts,
Ce qu'ils buvaient, face au soleil, c'était la Gloire,
Un vieux vin que nous n'aimons plus.
S'il y tombait parfois quelques larmes de mères,
Ou de promise atteinte au cœur,
Dieu les comptait; et, pour les rendre moins amères
Y mêlait celles du vainqueur.

LE MENUISIER

C'EST le menuisier, l'humble menuisier
Assemblant le chêne et le merisier,
Le frêne et le hêtre
En meubles trapus, solides et lourds,
Qui ne coûtent rien et durent toujours
Autant que les murs et plus que le maître.

C'est le menuisier rustique, partant
La varlope au dos, dès l'aube, en chantant,
Pour faire à la ferme

Une table, un lit, une huche — ou bien
Le maigre cercueil dans lequel l'Ancien
De ses longs soucis trouve enfin le terme.

Car il fait aussi, l'humble menuisier,
— Non en bois de chêne ou de merisier,
Sauf pour quelques riches,
Mais presque toujours en simple fayard,
Le frêle cercueil qui rend sans retard
La chair des chrétiens à l'herbe des friches.

Et l'on va chez lui, triste et parlant bas,
Commander l'habit sans poches ni bras
Qu'on taille à la diable.
« — Pour mon père... — Pour ma femme... » Pa
« C'est pour mon dernier... Il faut peu de bois
Il n'atteignait pas encore à la table... »

Et le menuisier s'en va promptement
Mesurer le mort, fait son vêtement
Sans nulle retouche,
Le porte au client, parfois l'en revêt,
Et vers l'établi revient, satisfait,
— Non sans mettre un brin de menthe à la bouche.

*
* *

Dis-moi, menuisier, comment se fait-il
Que toi qu'on proclame ouvrier subtil
Dans trente villages,
Capable de faire un beau vaisselier,
Un bahut à jour, même un escalier
A courbe savante et fins assemblages,

Tu ne laisses point à quelque ignorant
Le soin de clouer sans art, en courant,
Les morts dans leur bière !
Et le menuisier, grave, à demi-voix
M'a conté comment la première fois
Il avait ouvré pour le cimetière.

Il aimait d'amour, lui pauvre artisan,
La fille d'un riche et dur paysan,
Rose d'Espinouze,

Rosette, une fleur blonde d'églantier,
Dont le Ségala rêvait tout entier,
— Riches sous la veste et gueux sous la blouse.

Rose ne sut rien de cet amour fou.
Puis un jour il vint de je ne sais où
Un mari pour elle,
Cossu, bien tourné... Le simple amoureux
Alla gémissant par les bois ombreux
Plus fort que ramier ni que tourterelle...

Mais il lui fallut courir un matin
Chez Rose, et dresser pour le grand festin
Une longue table;
Voir coudre la robe et voir les « novis » *
Rire et s'embrasser dans les coins, ravis
En songeant au jour pour lui redoutable.

Puis il entendit — oh! du fond des bois,
Pantelant ainsi qu'un fauve aux abois —
Les cloches joyeuses
Appeler la noce à frais carillons,
Tandis que forêts, landes et sillons
Mêlaient à leurs voix d'autres voix pieuses...

* Les fiancés.

Puis il retourna vers son établi,
Sur son grand amour appela l'oubli,
Travailla sans trêve,
Devint très habile et très recherché,
Et se confessa comme d'un péché
D'avoir tant souffert à propos d'un rêve...

***

Un an s'écoula. Les cloches encor
Se mirent en branle et de leur voix d'or
Dirent que Rosette
Donnait à son père un gros héritier.
L'église s'emplit jusqu'au bénitier,
Et tout le village encor fut en fête.

Mais huit jours après il était en deuil.
La vie et la mort vers le même seuil
Ensemble font route :

Rosette mourut d'avoir enfanté;
Ainsi la fleur tombe, au cœur de l'été,
La graine ayant bu son sang goutte à goutte...

Et l'on s'en courut chez le menuisier :
« Fais vite un cercueil en bois de noyer,
« Doublé d'un de chêne! »
Il tressaillit, dit qu'il ne saurait pas.
Mais on insistait... Il partit d'un pas
D'halluciné pour la ferme prochaine.

Rosette dormait, bien plus blanche encor
Et plus douce sous les deux cierges d'or
Qui veillaient près d'elle.
Le pauvre amoureux tremblant s'approcha
Et pour mesurer le corps se pencha...
Oh! qu'elle était grande et qu'elle était belle!

Et lui qui, vivante, eût cru trop oser
D'effleurer ses doigts, posa son baiser
Sur ce front de pierre,
Frissonna, s'enfuit... mais le lendemain
Rapporta l'ouvrage, et mit de sa main
Et cloua son grand Amour dans la bière...

*
* *

Depuis, en songeant au sombre baiser,
Il n'a jamais cru qu'il pût refuser
De faire, à toute heure,
Pour le pauvre et pour le riche, — et gratis
Souvent, — des cercueils, grands, moyens, petits,
Tout heureux d'entrer partout où l'on pleure,

Et de raviver chaque fois ainsi
Le cher souvenir, la fleur de souci
Dans son cœur poussée,
De revoir au fond de chaque cercueil
Celle dont il porte à jamais le deuil,
Et que dans la mort il s'est fiancée.

CHASSEUSE DE VIPÈRES

Sur les sommets des giboulées;
Du soleil au creux des vallées;
— Luttes d'avril contre l'hiver,
Heures claires, heures moroses;
En bas, quelques corolles roses;
En haut, les hêtres gris de fer...

C'est alors que de ses retraites,
Sous un roncier plein de fleurettes
Où déjà s'ébauche le nid

D'un merle, amoureux trop précoce,
La vipère au regard féroce
Sort, sifflote, rampe et s'unit.

Des poisons gonflent ses gencives,
Ses dents en crocs longtemps oisives
Se détendent comme un ressort.
Malheur au pied, malheur à l'aile
Qui se poseront trop près d'elle :
De l'herbe en fleurs jaillit la mort...

Mais alors aussi, sous la « rande »,
— Loqueteuse, farouche et grande
Comme une Némésis, bondit
Terrible la femme aux vipères,
Qui cueille au seuil de ses repaires
Ce peuple sinistre et maudit.

La Vipéreuse!... Ma mémoire
Me la montre encor, toute noire
Le long des grands noisetiers blonds
Et des merisiers aux fleurs blanches
Qui caressaient du bout des branches
Ses cheveux fous et ses haillons.

Ah! que lui font fleurs et verdure?
Sa prunelle sinistre et dure
Fouille les vieux gazons flétris,
Les feuilles sèches, les racines
Où les rampantes assassines
Ont leurs amours et leurs abris.

Elle va, furtive et hagarde,
Et de temps en temps elle darde
Dans le fourré, d'un geste vif,
Sa gaule ferrée en fourchette,
Puis brusquement elle rejette
Sur l'herbe le monstre captif

Qui se démène et se tortille
Et siffle. — « Une superbe anguille! »
Ricane-t-elle en l'étranglant...
Le soir, le soleil sur la lande
La voit emporter sa guirlande
De ce lourd gibier pantelant.

*
* *

Sombre chasseuse de vipères,
Tu connus des printemps prospères
Pourtant, dans ces prés et ces bois;
Tu fus jeune, jolie, aimée,
Et tes baisers sous la ramée
Sonnèrent joyeux autrefois.

Mais le beau pâtre qu'une ivresse
Endormait dans ta fauve tresse,
Sous la haie en fleurs étendu,
Pendant que tu berçais son rêve,
D'une morsure aiguë et brève
Se sentit tout à coup mordu :

Il mourut. — Et depuis, farouche,
Sous le roncier ou sous la souche,
Quand tout chante et rit sous le ciel,

Apre, tu poursuis ta vengeance
Sur la rampante et vile engeance
Qui causa ton deuil éternel.

On te redoute, on te dit folle,
La fauvette crie et s'envole
Dès qu'elle te voit approcher;
A tes haillons les chiens aboient,
Tous à la ferme te rudoient
Quand tu demandes le coucher.

Mais que t'importe, ô Justicière,
Qu'on te nomme « trève » * et sorcière?
Tu vas, sans dégoût ni remord,
A la tâche où Dieu te convie :
Quand son printemps fait de la vie,
Toi, tu fais la guerre à la Mort.

* Fantôme, revenant.

UN SAGE

Si loin vers mon berceau que mon esprit remonte,
Je le revois, le bon docteur, sur son cheval,
Cravache au poing, trottant par la plaine et le val,
Espéré, craint, parfois par la Mort rude et prompte
Devancé, retournant alors, d'un trot pareil,
Et s'en allant vers d'autres seuils où l'on l'appelle;
Arrivant le matin, doux comme le soleil,
Ou quand tombe la nuit, sombre et triste comme elle.

Les miens, à la scierie ou sous les bois, souvent,
Dans ces âpres combats où l'arbre se défend,

Quoique adroits, se sentaient maîtrisés par la for
Et rentraient quelque côte enfoncée, un bras mor
Ou saignants, car l'acier peut se tromper d'écorce
Et c'est avec bonheur que dans la chair il mord...
— Vite à Randan quérir le docteur, vite, vite!
Et quelles nuits d'angoisse! On pleurait, on priait
Souhaitant, redoutant la terrible visite;
Seul le blessé pour nous rassurer souriait...
Soudain le trot pressé d'un cheval sur la route :
C'était lui! — Rose et blond, court sur jambes, l'œil g
Et froid comme l'acier de sa trousse. — Ah! nos cr
De marmots effarés qu'il mettait en déroute
Et qui, tremblants, cachés sous des piles de bois
Ou dans le *bouge* des moulins, tenions nos doigts
Aux oreilles, de peur d'ouïr des plaintes sourdes!..

— Trente ans après je l'ai revu, les jambes lourdes
Ne quittant guère plus son seuil hospitalier
Où l'on venait encor de loin le supplier
De rapetasser bras et jambes, de recoudre
Les encoches de la cognée ou de la poudre,
Ou d'arracher — toujours sans bourse délier —
La molaire enragée et qui ne veut plus moudre...
Je le revois, serein, accueillant, familier,

Doucement ironique et vrai sage champêtre,
Père adoré, grand-père, ayant, comme un beau hêtre,
D'innombrables rejets vigoureux à ses pieds,
Par qui son cœur et son cerveau multipliés
Vont se continuer et mourir pour renaître.

*
* *

En sentant le grand soir approcher, il tournait
De plus en plus son clair esprit vers les mystères
Des saisons, s'occupant longuement de ses terres,
Changeant en froment roux l'ajonc et le genêt,
Quadruplant, décuplant ses troupeaux et ses herbes,
Ses outils et ses bœufs, ses labours et ses gerbes;
Semant autour de lui l'exemple et le conseil,
Heureux de voir au sien le blé d'autrui pareil,
Et de persuader à plus d'un qui peut-être,
Fasciné par la ville, eût quitté le sillon,
De ne pas raccourcir en canne l'aiguillon
Dont il mène ses bœufs labourer, boire ou paître,
Mais de vivre, les pieds dans la glèbe et sans maître.

*
* *

Et voilà qu'à son tour il vient de s'en aller
Vers la colline où tous les soirs, de sa fenêtre,
Il regardait sur le couchant se profiler
Le petit clocher bleu qui semblait l'appeler
Obstinément, trois fois le jour, de sa voix sainte.
Trop vaillant pour gémir, trop chrétien pour trembler,
A ceux qui l'entouraient il épargna la plainte;
Et, par-dessus ses bois, ses beaux bois reverdis,
Ses prés en fleurs, ses jeunes blés couverts d'épis,
Son âme, — il n'était point de ces savants qui nient
L'esprit que n'atteint pas le scalpel qu'ils manient, —
Son âme a pris son vol, confiante; et son corps
Dort près des siens, en attendant l'appel des morts.

DOIGTS DE MORTE

A mon ami A. Driesler.

Au déclin des chaleurs torrides,
Vers le fond des grands prés arides,
Sous les noisetiers, près des eaux,
Naissent les fleurs mélancoliques
De septembre, les fins colchiques
Aux longues urnes en fuseaux.

Leur chair délicate et rosée
Croît vite, même sans rosée;
Douces fleurs d'arrière-saison,

Elles ont si hâte de vivre,
Si soif de l'air qui les enivre,
Et si peur du premier frisson!...

Chez nous encore on les appelle
« Doigts de morte »; et l'image est belle.
Doigts de mortes jeunes, s'entend,
Qui regretteraient la lumière,
Et, s'échappant du cimetière
Qui les prit par un soir d'autan,

Retourneraient dans les prairies
Où pleuvent les feuilles flétries
Des peupliers et des bouleaux
Y refleurir quelques semaines,
Puis, sentant les bises prochaines,
Se recoucher dans leurs tombeaux...

Petites mortes ingénues,
Nous vous avons jadis connues;
Vous aviez dix, douze ou quinze ans;
Vous étiez longues, frêles, roses,
Avec de languissantes poses
Et de beaux grands yeux trop luisants.

Nous vous aimions plus que les autres;
Et nos mères plaignaient les vôtres,
Et parfois nous disaient tout bas :
« Rose, Miette, Alexandrine
Mourront jeunes de la poitrine :
Ne vous en amourachez pas! »

Et nous les aimions davantage...
Toutes moururent avant l'âge;
Et c'est pourquoi Dieu, très clément,
Permet sans doute qu'à l'automne
De son beau ciel trop monotone
Elles descendent un moment,

Afin qu'en longeant la prairie
De demi-deuil soudain fleurie,
Le poète au deuil éternel
Ressuscite dans ses pensées
Tant d'enfantines fiancées
Qui n'ont trouvé d'époux qu'au ciel.

LA MORT DU PASTEUR

Il est mort à son tour, le pauvre vieux curé
Si secourable et cher à tous, si vénéré,
Vrai pasteur selon l'Évangile,
Qui guida cinquante ans et sans faiblir un jour
— Ame ardente en un corps fragile —
Son troupeau de mineurs ou de gens de labour.

Il s'en va, le bon vieil ami de Jean-le-Pâtre.
Tous deux bergers, tous deux ont cessé de combattre
Pour leurs brebis loups et démons.

Un même paradis les réunit, je pense,
Comme autrefois landes et monts
Où la bruyère en fleurs vit jouer leur enfance.

Aux champs de la Niade et de Ginestouzet,
Où l'un prenait racine, où l'autre ne faisait
Que quelques visites furtives,
Leurs petits-neveux vont fraternisant encor,
Dans les genêts, près des eaux vives,
Jouant les mêmes jeux dans le même décor.

C'est là, dos au Lagast et face à Peyrebrune,
Que je voudrais vos deux tombes n'en faisant qu'une
Se détachant sur la hauteur,
Pour l'honneur de mon coin de terre et pour l'exemple,
Berger épique et saint pasteur,
Des vertus de la glèbe et des vertus du temple...

Mais non, il n'y faut point songer :
Mort ou vivant, le bon berger
Doit demeurer parmi ses ouailles.
On ne verra plus ta jument,
Mon cher curé, trotter gaîment
Sur la mousse ou dans les pierrailles,

Comme aux jours lointains où parfois,
A travers bruyères et bois,
Tu venais voir ta maisonnée,
Goûter le miel, le vin nouveau,
Bénir quelque récent berceau
Et tes vieux sous la cheminée.

Et l'on ne verra pas non plus,
Sous les chênes aux bras velus
Parés des splendeurs hivernales,
Quelque rustique corbillard
Ramenant, drapé de brouillard,
Ton cercueil aux landes natales.

Tu dors aux lieux où si longtemps
Tu consumas tous tes instants
De jour, de nuit, hier encore,
A soutenir, à relever,
A conduire, éclairer, sauver
De pauvres gens que l'on ignore ;

Debout bien avant l'angélus,
Veillant quand rien ne bougeait plus
Dans les champs et dans la bourgade ;

Courant, confessant ou priant,
Exténué mais souriant,
Et gai même au lit du malade;

Puis de retour, las d'être à tous,
Sur les pavés nus, à genoux
Sous la lampe du sanctuaire,
Versant ton cœur de parfums plein
Comme un beau calice au déclin
D'un jour d'amour et de lumière.

Peu contemplatif cependant,
Gardant sur un foyer ardent
Un cerveau bien clair de rustique,
Un fin sourire, et quelquefois
Cette verdeur d'esprit gaulois
Que le terroir jamais n'abdique.

Pas très savant non plus, je crois,
Et ne songeant pas sous la croix
Aux merveilles de l'exégèse,
Mais sachant bien comme on s'y prend
Pour délivrer un cœur souffrant
Du fardeau moral qui lui pèse;

N'écrivant point, mais élevant
Église, clocher ou couvent,
Bonnes œuvres sur œuvres pies,
— Degrés d'une échelle sans fin
Qui t'a conduit au seuil divin
Où tu guidas tant d'autres vies...

*
* *

On te disait : « Reposez-vous !
Vos petits-neveux sous les houx
Du hameau natal vous appellent... »
Tu ne t'es point laissé tenter :
« Est-il l'heure de déserter ?
Le loup rôde et mes agneaux bêlent. »

Et tu tombes en bon pasteur,
Face au danger, sur la hauteur
Où nos pères, croyants robustes,

Plus haut que leurs clochers épars
Érigèrent près des remparts
— Chêne dominant mille arbustes —

Ce clocher de Rodez, témoin
D'un temps si beau, déjà si loin,
Qui sent frémir sa noble pierre
Lorsqu'un apôtre comme toi
Succombe à ses pieds pour la foi
Qui le dressa dans la lumière.

* * *

epose maintenant dans le petit tombeau
Que t'élèvera ton troupeau
rmi les autres morts de ta chère paroisse,
d'où ton âme encore ira vers les douleurs
es vivants, relevant des fronts, séchant des pleurs,
Apaisant la crainte et l'angoisse;

Tandis que de ton corps d'ascète terrien,
Usé, fripé, réduit à rien,
Mais qui logea longtemps une hôtesse divine,
Dieu permettra qu'ainsi que d'un saint d'autrefois
Pousse peut-être, à l'heure où verdissent nos bois,
Une branche en fleurs d'aubépine !

POUR J.-H. FABRE

Je te salue aussi, mon glorieux aîné,
Mon très rustique et très savant compatriote;
Le vieux Rouergue d'où tu t'es déraciné
A Sérignan qui t'a pour hôte
T'a généreusement prêté, mais non donné.

Et du haut Levezou, parfumé de bruyères,
Des Palanges, taillis noirs et blondes clairières,
Et de la lande rase et des maigres sillons
Où l'alouette et les grillons
Bercèrent tes sommeils d'enfant parmi les pierres,

L'âme de notre sol se lève et te bénit.
Et parce que je suis du même coin de terre,
Que mon nid fut posé pas bien loin de ton nid,
Et que ce doux lien unit
Un cadet de Brizeux au petit-fils d'Homère,

Je te transmets l'appel et le geste attendris
Que de ses hauts plateaux lointains elle t'envoie,
La vieille Mère à qui la Provence t'a pris,
Mais qui pardonne, dans sa joie
De savoir grand un des meilleurs qu'elle ait nourri:

Songe qu'il serait doux, chargé de gloire et d'ans,
De revoir une fois le logis des ancêtres,
Ou, s'il s'est écroulé sous les coups des autans,
Le robuste bouquet de hêtres
Qui l'abritait et qui reverdit au printemps,

Et le petit clocher, et l'étroit cimetière
Où, dans la glaise brune et moelleuse à leurs reins,
Reposent la plupart de tes contemporains,
Et sous eux, poussière et litière,
D'autres épis couchés dont nous sommes les grains

Songe qu'il est là-haut tel bon octogénaire
Peut-être qui te vit petit pâtre, suivant
Tes bêtes sur la friche, observant et rêvant,
Qui te nommait « visionnaire »,
Mais qui mourrait heureux de t'avoir vu savant;

Songe que sous un mur attiédi quelque aïeule
Qui file sa quenouille ou dit son chapelet
Se souvient de l'adolescent qui l'appelait
Pour lui faire admirer un criquet sur l'éteule,
Puis, pensif, vers la gloire à jamais s'en allait;

Songe que les marmots apprennent à l'école
Ton nom et ton renom, et, le long des ronciers,
Par les vieux chemins creux marchent, extasiés
Que l'on puisse se faire une belle auréole
Avec des livres sur la mante et les bousiers...

Écoute le concert de tant de voix bénies :
Voix du sol et des eaux, de l'azur, des bois sourds,
De l'agreste clocher aux frustes symphonies,
Et des vieux survivants et des primes amours;
Et donne à ton berceau quelques-uns de tes jours.

Déserteur couronné, vers ta Mère-nourrice
Retourne, par un soir de printemps calme et doux;
Mets-toi pieusement devant Elle à genoux,
Pour que sa rude main sur ton front assortisse
A ton divin laurier une branche de houx.

NOËL DE VIEUX

Oh! la tristesse de ces fêtes de famille,
Lorsque la famille n'est plus;
Que la flamme dans l'âtre est éteinte, ou ne brille
Que pour deux pauvres vieux perclus
Dont les enfants sont morts ou perdus dans les villes,
Fort loin, écrivant rarement,
Et qui tendent vers les tisons leurs doigts débiles
Agités d'un long tremblement...
Oui, c'est Noël, la fête intime sans rivale;
On est nombreux, chez les voisins;

On chante, et les chansons dominent la rafale;
Les rires montent, francs et sains.
Dehors, les gens des mas, aux carillons des cloches,
Sous la limousine, en sabots,
Accourent à travers landes, forêts et roches,
Des tisons au poing pour flambeaux,
Vers la rustique église où l'on chante matines;
Leurs pas sur les sentiers durcis
Sonnent... Et les deux vieux, pauvres faces chagrines
Où se lisent tant de soucis,
Restent silencieux à regarder la braise
De leur misérable foyer,
Symbole de leurs cœurs usés où tout s'apaise,
Puis leur vieux lit de merisier
A peu près large comme un cercueil à deux places,
Où tinrent pourtant leurs amours,
Où de calmes sommeils reposaient leurs chairs lasses
Des lessives et des labours,
Et qui les sollicite encor de son coin d'ombre
Et du retroussis de ses draps
A chercher dans le rêve où toute angoisse sombre
L'oubli des morts ou des ingrats.
« Oui, couchons-nous, dit le bon vieux; le bûcher baisse
Et l'huile aussi dans le « calèl »;

a messe de minuit, ce n'est plus notre messe :
Fête de jeunes, la Noël !
- Allons donc nous coucher, consent la douce vieille,
Mais faisons la prière avant... »
lle la dit, et lui, répond : deux bruits d'abeille
Perdus dans la nuit et le vent,
Iais que Jésus entend, malgré la voix des cloches
Et le *Gloria* solennel
)e l'orgue dans la nef, du torrent sur les roches
Et des chœurs d'anges dans son ciel.

JAMAIS PLUS !

Ainsi donc jamais plus, non, jamais, nulle par
Ni le long du flot bleu qui berça sa naissance,
Ni dans mes bois touffus où vint rêver plus tard
Sa gracieuse adolescence,
Ni dans son noir Paris de boue et de brouillard ;

Jamais plus, jamais plus, fût-ce un jour, fût-ce une h
— Malgré les cris et les appels désespérés
D'une mère en révolte et d'un père qui pleure, –
Elle ne revivra sous ses traits adorés,
L'enfant qui fut l'orgueil de notre humble demeur

Jamais plus, au matin, ses yeux ne s'ouvriront
Pour saluer le jour, l'espérance et la joie ;
Notre baiser en vain cherchera son beau front,
Ses lourds cheveux, ses cils de soie ;
Et sans la ramener tous les soirs tomberont.

Plus rien d'Elle, jamais : ni sa voix tendre et chaude,
Ni son rire, — un bruit frais de source dans les bois, —
Ni son geste animant le clavier sous ses doigts ;
Pas même une vapeur fugitive qui rôde
Dans le miroir désert qui la vit tant de fois !...

*
* *

En vain nous retournons, comme en pèlerinage,
Vers les villes qu'elle habita, frappant au seuil
De tous ceux qui jadis lui faisaient tendre accueil ;
Nuls yeux n'ont gardé son image,
Et rien d'Elle ne lui survit que notre deuil.

Et si, las de poursuivre une ombre décevante,
Nous rentrons sous le toit qui la vit tant souffrir
Un an, désespérer dix longs mois, et mourir,
Nous retrouvons autour, impassible et vivante,
La Nature où tout va renaître et refleurir.

Les fleurs de l'herbe haute émergent et sourient
A l'aube, à la rosée, à l'azur, au soleil;
L'abeille accourt les saluer dès son réveil;
Les pins et les cyprès géants chantent ou prient :
Et seule notre enfant dort son pesant sommeil.

Son sommeil! Est-il vrai? Seigneur, Seigneur, dort-e
Seulement, sans douleurs, sans regrets d'ici-bas,
Elle qui depuis tant de nuits ne dormait pas,
Quand soudain l'effleura de l'aile
La Berceuse dont nul n'entend venir les pas?

Dors-tu, ma douce enfant, d'un sommeil sans nul son
Dont même notre appel ne peut rompre le cours,
Et qui ne finira qu'avec la fin des jours?
Dors-tu paisiblement, loin de l'humain mensonge
Qui fait si bref le rêve et les réveils si lourds?

Ou bien si le Néant, mer vaste, morne et grise
Où tombent, nous dit-on, sans arrêt, les humains,
Comme flocons de neige aux mares des chemins,
Papillon meurtri, t'a reprise,
Abolissant pour toi hiers et lendemains ?

Ou bien encore... — Ah ! Dieu, l'effroyable mystère !
L'horrible mur où l'on meurtrit ses poings en vain
Comme dans un cachot des enfants ayant faim...
Ne rien savoir et ne rien pouvoir — que se taire,
Ou pleurer, ou prier, ou maudire sans fin !

VOIX ÉTEINTE

Elle perdit d'abord et par degrés sa voix
Qu'elle avait chaude et grave, émue et pénétrante
Comme la voix du loriot au fond des bois...
En l'écoutant chanter pour ses amis parfois,
Même quand nul encor ne la savait souffrante,
Je me sentis le cœur traversé du soupçon
Qu'elle leur donnait trop de son âme vibrante,
Que son air s'achevait en un furtif frisson,
Et que le luth un jour plierait sous la chanson.
Et soudain, confirmant et dépassant mes craintes.

Un mal lâche et sournois la saisit au gosier,
Comme pour empêcher ses plaintes,
Et l'étouffa sous ses étreintes,
Tel un serpent un rossignol dans un rosier...

Oh! quinze mois entiers l'angoissante torture
D'entendre s'enrouer, tousser, tousser encor,
Tousser d'une toux rauque et suffocante et dure
La gorge d'où longtemps avaient pris leur essor
Tant de beaux chants à l'aile d'or!
Chaque matin sentir plus sourde sa parole,
Et ses efforts plus grands, plus vains, plus anxieux
Pour l'appel qui supplie ou le mot qui console
La pauvre mère qui s'affole...
Puis ne plus rien entendre d'Elle — que ses yeux!

La douce enfant, si bien douée et si peu fière
De tous ses autres dons, aimait pourtant celui
Par qui son âme tout entière
S'unissait à l'âme d'autrui :
Elle pleurait sa voix d'amour et de lumière,
Sans se douter encor que la Mort la voulait
Toute, et qu'avec sa voix son âme s'en allait...

O chère voix qui ne vis plus qu'en notre oreille,
Voix qui faisais jadis notre maison pareille
A la ruche joyeuse et vibrante sans fin;
Voix tendre et si prenante, archet vraiment divin
Qui passais sur les cœurs, et jamais, ô merveille,
Ne les sollicitais en vain;

Maintenant que dans l'air tu t'es évanouie,
Perdue, — ou bien plutôt, puisque rien ne se perd
Très loin, très loin de nous à tout jamais enfuie,
Sans doute entrée au vaste et sublime concert
Où pour l'éternité Dieu fait ses symphonies
Avec toutes nos voix dans son amour unies,
— Ma voix de vieux poète aux destins révolus
Gémira sur le tien, mais ne chantera plus.

ADIEU

ADIEU!... *C'est le mot qui délie*
Et c'est aussi le mot qui rompt;
Il est cruel, terrible et prompt,
Ou trempé de mélancolie.

Adieu!... Que ce soit dans les pleurs
Ou dans quelque pâle sourire,
A chaque pas il faut le dire,
Ce petit mot gros de douleurs...

L'enfant comme un pinson gazouille.
Le père part : « Mignon, adieu ! »
Et, sans savoir pourquoi, l'œil bleu
Du bambin se trouble et se mouille.

Il a dix ans... « Vite, au chef-lieu,
Dit le père, vite à l'école ! »
La pauvre mère se désole :
« Travaille bien, mon fils. Adieu ! »

On a seize ans; une cousine
Vous a mis l'âme tout en feu :
Elle en épouse un autre ! Adieu !
Et la douleur vous assassine...

Vingt ans... Soldat ! Guerre, morbleu !
L'odeur de la poudre vous grise;
Et cependant le cœur se brise
Lorsque au village on dit adieu.

On se marie, on devient père.
Dans son petit lit rose ou bleu
Le nouveau-né se meurt... Adieu !
Et l'on crie et l'on désespère...

Puis votre mère va vers Dieu;
Douce et grave comme une sainte,
De sa chère voix presque éteinte
Que vous dit-elle encore? — Adieu!

Votre père, que l'âge dompte,
Ira la rejoindre sous peu :
Encore un déchirant adieu...
Bientôt vous en perdrez le compte.

Vos amis meurent en tout lieu,
Et chaque jour il vous arrive
Quelque lamentable missive :
Un tel est mort : nouvel adieu!...

Pourtant il vous restait encore
Une enfant — un coin de ciel bleu.
Votre couchant est un adieu,
Mais sa jeunesse est une aurore.

Or un mal sourd à petit feu
A consumé l'enfant superbe;
Toute votre race est sous l'herbe;
Et c'est l'irréparable adieu...

Sur la route toujours plus morne
Dont on a passé le milieu,
On va : projets, or, gloire... adieu !
Enfin on aperçoit la borne,

Et l'on fait ce suprême vœu :
« Vienne la mort qui nous délivre,
Et referme à jamais le livre
Dont chaque page est un adieu ! »

LES PAYSANS
ET LA GUERRE

A UN VIEUX PAYSAN

COUTE, Paysan! Tu me fus toujours cher;
n'ai guère chanté que toi, tes champs, tes bêtes,
s saisons jalonnant tes labeurs de leurs fêtes,
le clocher sur qui se lève ton œil clair.

n jour même j'ai pris, moi chétif, ta défense
ontre un lourd romancier sans âme et sans essor;
mes vers, décochés comme un caillou qu'on lance,
e l'ont pas renversé, mais on les lit encor...

Nous n'avons pas été toujours d'accord, sans doute,
Avec toi, mon ami; j'ai dû forcer la voix
Pour te crier — en vain : « Ne détruis pas tes bois..
Ne laisse pas tes fils loucher vers la grand'route

« Où passe sur son char brillant un faux Progrès
Qui peut les entraîner vers les villes lointaines;
Il faut à tes enfants l'air qu'il faut à tes chênes,
Et la sueur de leurs bras nus sur tes guérets... »

Je te criais encor : « Debout! Défends ta terre
Que menacent de plus en plus deux grands dangers :
La loi spoliatrice œuvre de faux bergers.
Et l'avide Teuton qui prépare la guerre!... »

*
* *

La Guerre! Elle est venue, atroce et sans quartier,
A l'heure où tous nos sots la disaient abrogée;
Et, brutale au début, par degrés enragée,
Elle dure, s'étend, gagne le monde entier.

Dès le premier appel du tambour et des cloches,
Dételant la charrue ou déposant la faux,
Ils ont bondi, tes fils, des mas et des hameaux,
Croyant la France prête et les victoires proches.

Hélas! poitrine nue au devant des canons
Ils se sont vainement rués, fous et superbes :
Ils ont été fauchés comme ils fauchaient les herbes,
Héros obscurs, martyrs dont nul ne sait les noms...

D'autres sont accourus, car la France est prodigue,
Qui sont tombés aussi, — ceux-là, du moins, vainqueurs, —
Sur la Marne, ayant fait de leurs fronts, de leurs cœurs,
De leurs bras enlacés une suprême digue.

Ils ont montré qu'ils sont ce qu'ils étaient hier,
Ce qu'ils furent toujours le long de notre histoire,
Ce qu'ils seront demain pour forcer la Victoire,
Et pour que ton vieux cœur sous ta blouse soit fier,

Paysan! car c'est toi le héros authentique,
Robuste et patient, prolifique et têtu,
De la lutte farouche où vaincra la vertu
Du sol sacré qu'on garde ou que l'on revendique;

Toi qui par tes aînés fais le rouge labour
Du front, et par tes vieux, par ta femme et tes filles
Et tes petits derniers, frais sortis des coquilles,
L'autre labour, celui du pain de chaque jour;

Toi qui soutiens, nourris, triomphes sans fanfare,
Souffres silencieux quand survient un revers,
Ne désespères pas, aux jours les plus amers,
— Prodigue de sueurs et de larmes avare ;

Vrai sage fait au cours varié des saisons,
Et fait au pas des bœufs qui lentement se hâtent,
Songeant sur ton sillon à ceux-là qui se battent,
Croyant à leur victoire ainsi qu'à tes moissons...

C'est pourquoi, quand luira la Paix tant désirée,
— Non quelque louche paix sans vaincus ni vainqueurs
Qui n'aurait pour ciment que ruine et rancœurs, —
Mais la Paix triomphante, imposée, — implorée,

Redresse, Paysan, ton grand corps aux abois;
Et. montrant cette terre, un moment menacée,
Par tes fils défendue et tes morts engraissée,
Et par toi sous l'obus encore ensemencée,
Dis à tes petits-fils : « Elle est à vous trois fois ! »

LA VEUVE PAYSANNE

Héroïque, elle aussi, de cœur haut, de bras ferme,
La veuve paysanne à qui, depuis vingt mois,
Incombent les labours, les marchés, les charrois
Et le gouvernement tout entier de la ferme.

Au mois d'août, on lui prend soudain ses trois garçons
(Et deux sont morts déjà), son valet de charrue
Et son berger... Sa fille, un instant accourue,
Lui laisse ses marmots — et repart sans façons...

Et plus un journalier valide en la contrée;
Un chemineau douteux pour garder le troupeau..
Mais la veuve n'a pas plié sous le fardeau.
Car plus la tâche est rude et plus elle est sacrée :

Repas des gens, repas des bêtes, basse-cour,
La traite des brebis une heure avant l'aurore,
Le lavoir, les oisons qui vont bientôt éclore;
Et, pour se délasser, semailles et labour.

Car elle guide aussi la charrue et la herse,
Ses pieds dans des sabots et ses jupes au vent,
A travers les guérets, les corbeaux la suivant,
Dont le cri de malheur par instants la transperce..

Il faut porter le lait au village lointain,
Faire aiguiser le soc et la pioche à la forge,
Aller moudre au moulin perdu dans quelque gorge
Mettre du bois au four et la pâte au pétrin...

*
* *

Elle rentre, le soir, à la ferme en détresse
Où tout l'attend, où tout l'appelle, où tout a faim,
Les bêtes, de provende, et les marmots, de pain,
Tous d'une voix connue et d'une âme maîtresse.

Jette du grain, fermière, emplis les râteliers,
Rends à l'agneau plaintif sa brebis implorante,
Verse à tes petits-fils la marmite odorante,
Prie ensuite avec eux pour les morts familiers :

Pour ton mari parti le premier, avant l'heure;
Pour ceux de tes enfants, soldats déjà fauchés,
Sans qu'on puisse savoir où leurs corps sont couchés;
Et pour d'autres encor qu'aux alentours on pleure;

Et pour que Dieu conserve à tes ans un appui,
Qu'il sauve des périls et bientôt te ramène
Ton dernier-né, dernier espoir de ce domaine
Qui demain tomberait en quenouille, sans lui.

* *

Puis, quand tous dormiront, marmots, vacher, servant
Toi, veille encor; reprise ou ravaude des bas;
Réponds à ton enfant qui se morfond, là-bas,
Dans la neige et la boue, la nuit et l'épouvante.

Pleure enfin dans ton lit jusqu'à ce que tes yeux
Sentent par le sommeil tarir leur source amère,
Et goûte dans un songe un repos éphémère
Qu'abrégera le coq d'un clairon furieux.

Car, déjà, demain luit aux vitres de la ferme;
Debout, fermière! et lutte ainsi jusqu'à la fin
Contre le deuil, l'absence, et la terre et la faim,
Dans un combat dont nul ne peut prévoir le terme!

Lutte pour conserver les bois, les champs, les prés,
Le nom et le renom de la maison ancienne
Qui te prit jeune femme, un soir, et te fit sienne,
T'enchaînant à jamais par des liens sacrés...

*
* *

Plus grande que ne fut, certes, la veuve antique,
Plus que les Pénélope en secret ourdissant
Leur vaine toile pour se garder à l'absent,
Nous devons te bénir, Providence rustique !

Aussi, quand nous aurons chassé l'envahisseur
Et que nous fêterons la sainte délivrance,
Je voudrais qu'on te mît, toi, mère, ou veuve, ou sœur,
Au milieu des héros, à la place d'honneur,

— Gardienne du sol, paysanne de France !

SÈME, JACQUES BONHOMME!

L'ANGÉLUS tinte : éveille-toi, Jacques Bonhomme!
Tu devrais avoir attelé;
L'autan toute la nuit dans sa corne a soufflé,
Il a séché ton champ tout en berçant ton somme;
Allons, debout, Jacques Bonhomme,
En hâte il faut semer du blé!

Tu n'es plus jeune, certe, et ton maigre corps penche,
Quand tu t'acharnes au labour
De la terre, ton vieil amour,

Qui dans ses flancs va t'endormir vêtu de planche.
Tu n'es plus jeune, certe, et ton maigre corps penche ;
Qu'importe ! Meurs sur ton labour !

La guerre a pris tes fils, deux sont morts, et deux autres,
Prisonniers, souffrent de la faim ;
Un dernier, mutilé... Te voilà seul enfin
Pour semer tes froments, tes maïs, tes épeautres,
Et nourrir les enfants des autres...
Sème encore, sème sans fin !

Quelques-uns te diront, te soufflant la révolte,
Que déjà l'État, l'an dernier,
A vidé sans façon ta grange et ton grenier,
Estimant et payant à vil prix ta récolte !...
Sème quand même, sans révolte :
On paiera mieux que l'an dernier...

D'ailleurs, tu ne veux point, n'est-ce pas, mon bon Jacques,
Que, si leurs affreux sous-marins
Arrivent à couler les bateaux lourds de grains,
Nous manquions de pain après Pâques ?
Tes fils nous ont sauvés de leurs canons ; toi, Jacques,
Sauve-nous de leurs sous-marins.

Lis, dimanche prochain, — car tu sais un peu lire, —
La belle affiche où sur nos murs
Des hommes très savants, très sages et très sûrs
Te diront beaucoup mieux que je ne sais le dire
Que la Victoire et tes blés mûrs
Dans quelques mois vont se sourire...

*
* *

Et voilà le soleil levé, même avant toi;
L'alouette qui, d'un coup d'aile,
S'élance vers le ciel, criant : « Attelle! attelle! »
Sème tes blés de mars, homme de peu de foi;
Sème, tandis qu'elle chante, elle,
Pour nos soldats, pour Dieu, pour toi!...

Que dis-tu dans tes dents? Que la terre se lasse
De nourrir le vaste troupeau
De chiens et de bergers soucieux de leur peau,

Et qui, lorsque la guerre aura détruit ta race,
Prendront ton champ sur le coteau
Et le reste de ton chanteau ?...

Tais-toi, Jacques Bonhomme ! — Oui, je sais ton histoire
Et l'éternelle croix sous qui tu vas penchant :
L'effort qu'on te demande en est plus méritoire,
Et le martyr n'a pas le droit d'être méchant...
Et puis, quand nous aurons, grâce à toi, la Victoire,
Qui donc toucherait à ton champ ?

Sème donc, sème et prie, afin que Dieu féconde
La glèbe où tes pas sont marqués
Et qu'avec tes sueurs le sang des tiens inonde.
Sème, Jacques Bonhomme !... Il grêle sur nos quais :
Donne du pain à tout le monde,
Donnes-en même aux embusqués !

AU BOUT DU CHAMP

Un homme, un paysan en blouse du dimanche,
A travers champs s'en va, parlant bas, attristé.
Il s'arrête devant un vieux qui tient le manche
De sa charrue, oublie un discours apprêté,
Et lui dit que son fils, soldat... L'autre devine :
« Il est mort, n'est-ce pas ?... » Silence... « Pauvre enf
Il est mort !... » Sur sa joue où la ride est ravine
Une larme s'écroule, une autre la suivant.
Il se signe, il dit un *De profundis* peut-être ;
Songe à sa pauvre femme, en regardant les cieux.

Puis reprend l'aiguillon et, stimulant ses bœufs :
« Dieu nous l'a pris, monsieur le Maire ; il est le maître...
Les jeunes sont fauchés ; il faut donc se remettre
A semer le blé, nous les vieux... »
Il s'éloigne au pas lent de son maigre attelage.
Le vent du soir sèche ses pleurs. Dans le couchant,
Un rayon de soleil qui filtre du nuage
Semble lui dire : « Allons, courage !
Si ton fils est tombé, c'est pour sauver ton champ ;
C'est pour que le trésor des récoltes nouvelles
Emplisse le grenier de tes petits-enfants,
Et que trois belles fleurs, au-dessus des javelles,
— Honneur, Indépendance et Fierté, — dans les vents
Y flottent, comme au Nord, nos drapeaux triomphants. »

SIX JOURS

Pour mon neveu François.

Puisque ton tour arrive enfin
De quitter six jours la tranchée
Où la mort sur toi s'est penchée
Cent fois, — heureusement en vain :

Puisque tu vas, loin de Tahure,
De Souain et du mont Têtu
Où vaillamment tu t'es battu,
Sans croix de guerre et sans blessure.

Revoir le vieux clocher hautain,
Le Ségala, la douce terre
Où ma pauvre âme souvent erre
Évoquant un passé lointain;

— Après avoir pleuré ton frère
Dans les bras de ta mère en pleurs,
Mettant en commun les douleurs
Qui feront votre joie amère;

Après avoir à maint voisin
Porté le bonjour, l'embrassade
D'un de ses fils, ton camarade,
Hier encore sauf et sain,

Et dit à d'autres dont la guerre
A pris les uniques soutiens
Ce qu'on dit aux humbles chrétiens
Que sont tous nos « coupeurs de terre »,

Au bord d'un pré, sur un labour,
Au pied d'une croix de bois grise
Semblable à celle qu'on a mise
Là-haut sur les tombes d'un jour;

Emplis-toi les regards et l'âme
Des tableaux jadis familiers ;
Cours les champs, les bois, les halliers,
Va vers tout ce qui te réclame.

Écoute nos cloches chantant
Les chansons autrefois chantées,
Et soudain, de deuils attristées,
Sur les soldats morts sanglotant ;

Passe devant le cimetière,
Si tu le peux même entres-y :
En saluant les morts d'ici,
Songe à tous ceux de la frontière.

*
* *

Et quand tout cela : ta maison,
Ta maisonnée et ton village,
Et tout l'intime paysage,
Si beau même en cette saison ;

Tes cloches à l'appel si tendre,
Le clos des défunts révérés,
Quelque rencontre au fond des prés
De la blonde qui sait t'attendre;

Quand tout cela t'aura gonflé
Le cœur d'une nouvelle sève,
Laisse lever ton blé qui lève,
Et tes amours comme ton blé;

Et retourne prendre ta place
Dans la tranchée, — autre labour
D'où va bondir au premier jour,
En Flandre, en Champagne, en Alsace,

Non la vague des épis d'or,
Mais celle des faucheurs superbes
Qui joncheront de sombres gerbes
Nos sillons envahis encor!...

Alors, la moisson étant faite
Des derniers soldats du kaiser,
Recourbe en faucille le fer
De délivrance et de conquête,

Et, lavant tes bras aux ruisseaux,
Accrochant au pied de l'alcôve
Ton casque et ta capote fauve,
Tu reviendras vers nos coteaux

Où, mûrs à point, drus à merveille,
Les blés que semèrent tes vieux
Crouleront dans un bruit joyeux
Sous ta faux de soleil vermeille.

A LA NEIGE

NEIGE que j'ai tant aimée
— Trop — quand j'étais écolier
Ou chasseur, par le hallier
Traquant la bête affamée;

Neige que, plus tard, souvent
— Trop encor — j'ai célébrée,
Quand j'avais l'âme altérée
De mes souvenirs d'enfant;

Blanche muse nostalgique,
Endormeuse de tout bruit,
Qui rends songeuse la nuit
Et fais le réveil magique,

Je ne t'aime plus, hélas!
Depuis que, dans les tranchées,
Tes froides fleurs par jonchées
Couvrent nos petits soldats;

Que tu fais plus froide encore
La boue à leurs pieds plus lourds,
Plus mornes leurs sombres jours,
Plus désolante l'aurore;

Depuis que sur les blessés,
Quand la bataille s'apaise,
Tu mets la tiédeur mauvaise
De tes perfides baisers;

Et sous leur paupière lasse,
Au lieu du divin sommeil,
Le coma qui les terrasse
Et qui n'a point de réveil...

On dit pourtant que tu gardes
De l'hiver le grain de blé,
Qui sans toi serait gelé
Au sillon où tu t'attardes ;

Serait-ce que nos soldats
Te sont moins chers que les herbes ?...
Pour qui donc fais-tu les gerbes
Qu'ils ne moissonneront pas ?

*
* *

Or la Neige dans un songe,
— Un de ces songes troublants
Où, par les Noëls tout blancs,
Son charme endormeur nous plonge, —

La Neige m'a répondu :
« Poète, je hais la Guerre,
Qui souille et meurtrit la Terre
Où Jésus est descendu ;

« La Terre qu'il avait faite
Pour les fleurs et les moissons,
Les berceaux et les chansons,
Et les *Gloria* de fête.

« Aussi quand deux empereurs,
Grisés d'orgueil et de rage,
Lui font le suprême outrage
D'en déchaîner les fureurs,

« Dieu me délègue... Et j'étanche
De mon mieux le sang versé,
Puis sur le sol défoncé
J'étale ma robe blanche;

« J'endors le blessé, martyr
Dont il prépara la palme,
Et je fais la nuit plus calme
A celui qui doit guérir;

« Et, bien loin que je torture
Vos héros dans leurs abris,
De mes édredons fleuris
Je double leur couverture.

« Pour leur tenir chaud au cœur
J'évoque au loin leur famille,
Devant l'âtre qui pétille
Guettant leur retour vainqueur...

« Et quant aux morts, je les couvre
D'un beau linceul constellé,
Tel qu'on n'en a point filé
Jadis pour les Rois du Louvre;

« Changeant les cyprès en lys,
Virginale et maternelle,
Je pleure et j'ensevelis,
Mères lointaines, vos fils
Qui dorment bien sous mon aile. »

QUARTIER D'HIVER

La neige lentement, mollement et sans fin
Tombe, éteignant les bruits et nivelant les choses,
Ourlant les toits, drapant portes et vitres closes,
Ne laissant rien de noir que l'étang du ravin,
Et, sur un chêne, un vieux corbeau criant la faim.

Jacques Bonhomme, hier encore au labourage,
A dételé ses bœufs au bout du champ, rangé
Chars, araires et jougs au fournil, son garage;
Puis, crèche et râtelier bien pourvus de fourrage,
Il s'est, au coin du feu, dans un rêve plongé :

Le rêve du rustique à qui sa grande amie
La terre va manquer des semaines, des mois,
Sous son manteau fourré de frimas endormie,
Tandis que lui, morose, erre, écoutant les voix
Du grillon au foyer ou des loups dans les bois.

Bien sombre, cet hiver, le rêve qui te hante,
Mon vieux Jacques, près des chenets où presque seul,
Avec ta bru, quelque marmot qui pleure ou chante,
Un bon chien qu'inquiète une chatte méchante,
Et peut-être un berger de l'âge d'un aïeul.

Tu regardes la flamme en spirales se tordre,
S'élancer en poignards menaçants, ou tourner
Comme un nœud de serpents qui cherchent à se mordre,
Tout autour de la bûche, en faisant ronronner
La marmite qui cuit doucement ton dîner...

Deux de tes fils tués, tu ne sais où ; ta femme
Morte de les savoir disparus à jamais ;
Le troisième en un camp où l'Allemagne affame,
Détruit à petit feu le corps, l'esprit et l'âme,
Pour ne nous rendre que des ombres, à la paix...

Et ton petit dernier, bleuet vaillant mais frêle,
Qui se raidit derrière un créneau, quelque part,
Les doigts crispés sur son fusil qui les lui gèle,
Et guettant, appelant d'une ardente prunelle
L'assaut, l'assaut suprême... et la Paix sans retard...

Tout cela passe dans ta morne songerie,
Pauvre Jacques, tandis que l'autan au dehors
Gronde, que le corbeau pousse des cris discords,
Que de sourds meuglements montent de l'écurie,
Les laitières pleurant aussi leurs enfants morts...

En sursaut réveillé par ces cris et ces plaintes,
Tu te dresses, tu vas sur le seuil, anxieux
De la force du vent et de l'aspect des cieux :
Si la neige fondait trop vite, que de craintes
Pour tes blés, si chétifs encore et si frileux!

Tu te rassieds. Le feu, de sa douce attirance,
Te reprend. Tes genoux auraient bercé, jadis,
Au rythme d'un refrain gaulois, tes petits-fils.
Aujourd'hui, c'est le feu qui berce ta souffrance
Et tiédit doucement tes genoux engourdis.

Et tu songes encore, avec quelle tristesse,
Et quels regrets amers, et quels soucis cuisants,
Aux greniers que l'on vide, au sol que l'on délaisse,
A la guerre qui dure, à ta force qui baisse,
A la France qui voit fondre ses paysans...

Soudain, la porte s'ouvre... Un pas jeune résonne :
« C'est moi ! » Cris et baisers... Debout, Jacques, debout !
Oui, c'est lui, ton petit Benjamin en personne !
Qu'une permission inattendue est bonne !
Et comme ces dix jours vont te payer de tout !

PAQUES ROUGES

PAQUES! Ce mot, jadis, était pour toi, poète,
Évocateur de chants de cloches et de nids,
De ciel bleu soulevant du sillon l'alouette,
De réveil de la Terre et d'espoirs infinis;

D'écoliers essaimant hors des mornes collèges,
Assoiffés de grand air, de courses et de jeux,
Et d'écolières s'en allant en fins cortèges
Par les sentiers, le long des aubépins neigeux;

De bergers ramenant, au rythme des sonnailles,
Vers les genêts en fleur leurs troupeaux amaigris,
Et de beaux paysans affairés aux semailles
Et stimulant leurs bœufs de chansons et de cris...

Mais ce mot de douceur, d'espoir et d'allégresse,
Pâques, ce mot tout blanc comme le mot Noël,
Ne dit plus aujourd'hui que guerre, horreur, détresse,
Morts couvrant les sillons, obus trouant le ciel;

Clochers sans cloches, nefs croulantes sous les bombes,
Autels brisés, orgue muet, lutrin sans voix,
Fronts baissés et regards attachés sur des tombes
Dont nul ne lèvera la pierre, cette fois;

Fiévreux adolescents jetant plumes et livres
Pour courir, à la hâte, en soldats se muer;
Écoliers, leurs cadets, des mêmes rêves ivres,
Inventant dans leurs jeux des façons de tuer;

Cependant que leurs sœurs, en longues blouses grises,
Éteignant leurs yeux clairs, leurs rires de cristal,
Et voilant leurs cheveux où s'embaumaient les brises,
Ont déserté les verts bosquets pour l'hôpital;

Dans les champs, quelques vieux traînant leurs jambes
Et s'essoufflant à vouloir suivre les troupeaux,
Et des femmes pour qui les herses sont trop lourde
Et que sur les labours attristent les corbeaux...

Ah ! nos Pâques d'antan, nos Pâques toutes blanches !.
Pourtant le Renouveau s'annonce ; il surgira
A l'heure dite avec ses oiseaux dans les branches,
Et, vainqueur du tombeau, Christ ressuscitera.

Nous ressusciterons aussi ! Les temps sont proches
Où le Satan germain comme l'autre fuira,
Car il craint nos canons comme l'autre nos cloches
Et l'Enfer qui l'avait vomi le reprendra...

Qu'importe qu'une fois notre flore pascale
Étoile ses candeurs de pétales sanglants ?
La fleur rouge toujours fut la fleur triomphale,
Et la Paix nous rendra les printemps doux et blancs

L'ALOUETTE DE VERDUN

Pour Marcel Alverube.

Vous avez lu ce trait du récit d'un blessé
Relevé près de Vaux, au revers d'un fossé,
Durant un des répits de la dure bataille.
Lorsque les obusiers lourds aux rauques abois
Et les canons de toute taille
S'arrêtaient de cracher leurs gaz et leur mitraille,
Sur la colline, entre les bois,
Il entendait, *voyait* chanter une alouette.
Brusquement l'ouragan de feu couvrait sa voix,
Ainsi que l'Océan celle de la mouette.

Mais dès que les monstres hurlants
Se taisaient de nouveau, vides, fourbus, brûlants,
L'oiseau gaulois, son bec dressé vers la lumière,
Chantait à nos soldats sa chanson coutumière.
Et que disait cette chanson
D'un oiselet ardent que la prime saison
Éveillait à l'espoir et mettait en prière ?

Elle disait : « Seigneur, épargnez la moisson ;
Commandez à la Mort d'être moins meurtrière.
Assez de jeune sang n'a-t-il donc pas coulé,
Et faut-il en charniers changer nos champs de blé ? »

Mais les gros obusiers aboyaient de plus belle ;
Les mitrailleuses ricanaient comme l'enfer,
Et les hommes tombaient sous la flamme et le fer,
Telle sous les grêlons, en juillet, la javelle...

Puis une autre accalmie. Et le pauvre oiselet
Reprenait en disant : « Seigneur, puisqu'il vous plaît
De mettre en vos greniers tant de gerbes humaines,
Emportez vite en paradis
Les âmes de ces corps sur la glèbe raidis.
Mais vos granges, là-haut, ne sont-elles point pleines ?

Laissez vivre, Seigneur, et faites triomphants
De qui reste à la France en deuil de ses enfants!...
Vous qui, malgré l'obus, l'incendie et les bombes,
Sur nos coteaux et dans nos combes
Ménagerez un peu d'herbe au creux des sillons
Pour abriter demain mes frêles oisillons,
Épargnez les cités, les mas et les villages,
Les nids humains debout encor,
Les temples où sont vos images
Et d'où les âmes vont reprendre leur essor!
Pitié!... » — Mais l'horizon de nouveau s'illumine
De mille éclairs suivis d'affreux rugissements.
L'air gémit et le sol bondit; des régiments
Remplacent ceux qu'on extermine;
Et l'Antéchrist, debout, là-bas, sur la colline,
Préside à ces égorgements.
Vains et derniers efforts d'une stérile rage!
Si terrible et si long que puisse être un orage,
C'est un orage : il passe, et l'arc-en-ciel revient;
L'enfer s'essouffle, et Verdun tient...
Et l'alouette ajoute à son vaillant poème
Le cri fier et joyeux : « Vive France quand même! »

RESPECT A LEURS TOMBES

Faucheurs qui faucherez demain
Les prés voisins de nos frontières,
Songez qu'au bord de tout chemin
Beaucoup sont de verts cimetières,

Où, par le hasard des combats,
Avant vous la grande Faucheuse
A passé, couchant nos soldats
Sous la glèbe froide et fangeuse.

Ils y dorment depuis des mois,
Sans cercueil, à même l'argile;
Leur képi sur la croix de bois
Si primitive et si fragile,

A sans doute, hélas! disparu;
Et plus rien ne marque leur place
Qu'un gazon plus vert et plus dru :
Gardez que la faux ne l'efface!

Ainsi que sur leurs corps raidis
On jeta la capote grise,
Laissez sur ces pauvres petits
De l'herbe ondulant sous la brise...

*
* *

Moissonneurs qui, demain aussi,
Moissonnerez la plaine blonde,
De tel petit tertre roussi
Que l'océan des blés inonde,

Détournez faucilles et faux,
Et les pieds lourds de l'attelage,
Afin que bluets et pavots
Fassent aux morts un entourage

Avec quelques épis penchés
Au pied desquels, mélancolique,
Le grillon aux héros fauchés
Dira sa tendre bucolique...

La nuit, des larmes mouilleront
L'herbe et les fleurs qui sur eux meurent,
Et les épis se courberont
Ainsi que des parents qui pleurent...

Et puis un soir, sur le couchant,
Comme une glaneuse superbe,
La Gloire viendra dans le champ
Pour y lier aussi sa gerbe;

Et, de l'herbe ou du sillon brun,
Sous ses regards et sous son aile,
Nous relèverons, un par un,
Nos épis humains, mûrs pour Elle.

FAUCHEURS

Dans les prés, au bord des ruisseaux,
Où flottent de légères brumes,
Dès l'aube on entend les marteaux
Tinter gaîment sur les enclumes :
Les faucheurs aiguisent leurs faux.

La bataille aujourd'hui fait trêve;
La Mort a tellement fauché
Qu'elle est lasse; le jour se lève,
Qui dans le sang s'était couché :
Faucheurs, profitez de la trêve!...

Ce sont tous des adolescents
Ou des vieillards aux pas pesants,
Aux reins trop raides ou trop frêles ;
Ils vont dans les prés bruissants
De grillons et de sauterelles.

L'un coupe trop haut, pauvre vieux
A qui résiste l'herbe drue.
Un jeune, front baissé, se rue
Et, plus ardent, ne fait pas mieux,
Sa force étant vite décrue.

N'importe : ils fauchent âprement,
Ainsi que nos soldats combattent.
Leurs yeux voient rouge par moment ;
Des cosses sous leurs faux éclatent
Comme des casques d'Allemand...

Braves vieux ! Chers petits ! phalange
De l'arrière, héroïque aussi !
Il faut qu'on se batte et qu'on mange,
Emplir le grenier et la grange :
Tenez là-haut, on tient ici !...

Pourtant, quand sur le pré s'allonge
L'ombre des hêtres, vers le soir,
Plus d'un faucheur, comme en un songe,
Près de lui croit apercevoir
Un Faucheur-fantôme tout noir.

D'un geste pareil, mais plus large,
Il va fauchant sans aucun bruit;
Il fauche à vide, il fauche en marge.
Eux pressent le pas; il les suit
Et marche en fauchant de la nuit...

Quelque part un angélus sonne
Et rappelle les travailleurs...
Là-bas, au front, le canon tonne;
Le Faucheur noir les abandonne :
On l'attend pour faucher ailleurs.

VEILLE DE MOISSON

On peut être content de toi, Jacques Bonhomme,
Car ce printemps dernier, tout en grognant un peu,
Tu semas âprement, sous le ciel sombre ou bleu,
Et tu ne fus jamais d'efforts moins économe,
Te ruant aux sillons comme tes fils au feu...

Souffle un instant avant les foins et les javelles;
Étire un peu ton corps maigre longtemps penché,
Et contemple avec moi tes récoltes nouvelles
D'où montent tant d'épis, d'où s'élancent tant d'ailes
D'alouettes planant sur leur nid bien caché.

Tout promet, n'est-ce pas? Dans le vent qui se lève,
Le blé mûrit, l'avoine agite ses grelots;
La Parmentière croît, verte et pleine de sève.
Comme disait Dupont : « Rêve, paysan, rêve, »
Et laisse-toi bercer une heure par ces flots.

Puis, remerciant Dieu, — le Dieu de l'Évangile,
Celui qui s'en allait multipliant les pains,
Emplissant de poissons le filet trop fragile,
Muant en bon vin l'eau dans les jarres d'argile
Pour apaiser toutes les soifs, toutes les faims, —

Sois fier, Jacques Bonhomme, en voyant sous la brise
Onduler l'océan de pampres et d'épis.
Si contre nos soldats l'élan teuton se brise,
Contre tes lourds froments jamais n'auront de prise
Leurs sous-marins, brigands sous d'autres flots tapis.

Oui, sois fier de ton œuvre! Et si ton vieux cœur saigne
De tes fils morts, blessés, prisonniers, disparus,
Et d'avoir tant lutté pour tel qui te dédaigne,
Ou médite tout bas de voir finir ton règne
Et d'envahir le sol où poussent tes blés drus;

Espère en l'avenir! De ta race fauchée
Il reste pour demain des germes vigoureux;
Et, comme l'alouette aux blés a sa nichée.
De vaillants rejetons de la rouge jonchée
Se lèveront qui te feront revivre en eux.

Hausse ton front, plus haut encor, Jacques Bonhomme.
Ne crains point d'en montrer le hâle et la sueur;
Encor mieux que celui de tel chef qu'on renomme,
Il appelle la palme; et le vainqueur, en somme,
Le vrai, ce sera toi, demain, vieux laboureur!

Car jamais ne tarit et jamais ne se fane
La tige sur laquelle, en un temps tout pareil,
Comme une fleur des blés lorrains apparut Jeanne;
Et l'on a beau saigner la France paysanne,
Jacques Bonhomme tient, debout sous le soleil!

IL A GRÊLÉ...

Avec son régiment, — un régiment squelette
Qui laissa les deux tiers de ses hommes là-haut,
Vers Thiaumont, Fleury, Damloup, et qui halette
De fatigue et de soif sous un soleil trop chaud, —
Un petit Cévenol redescend vers l'arrière,
Crotté, poudreux, tordu comme un genêt brûlé,
Traînant le pied, tirant la langue, et jugulé
Par un mouchoir souillé de sang et de poussière,
— Car, d'un éclat d'obus à la joue éraflé,
Il s'est pansé comme il faisait quand sa faucille,

Au pays, entamait son pouce ou sa cheville,
Et qu'il fallait quand même aller couper son blé..

Enfin, c'est le repos, la détente, ô délice !
Le sac jeté, les pieds plongés dans le ruisseau,
Le doux bruit du lebel qui de l'épaule glisse,
L'allongement dans l'herbe, à l'ombre, au bord de l'e
Et toute la stupeur que ces heures mortelles
Avaient accumulée au fond de leurs prunelles
S'en allant comme brume au lever du soleil ;
Et la voix revenue, et le rire en bruit d'ailes,
Et l'espoir de dormir enfin d'un bon sommeil...
— Et les lettres ? Accours, vaguemestre, et plus vite,
O boiteux messager qui devrais sur le dos
Et sous les pieds avoir les pennes des oiseaux !
Donne !... « C'est de maman ! » ou : « C'est de ma peti
— De ma marraine ! — De mes vieux ! » Plus d'un, hél
Tend vainement la main et s'afflige ou s'irrite,
Et se couche à l'écart, soudain beaucoup plus las...

Le petit Cévenol a sa lettre, et s'applique,
La face entre ses poings, les coudes aux genoux,
A deviner ce que lui mande de chez nous
Sa jeune sœur, restée autant que lui rustique,

Et cultivant là-haut sur nos monts graniteux
Avec leur mère veuve, ignorante et stoïque,
Un champ de seigle d'un rapport toujours douteux...
Il s'enfonce, il s'absorbe en ce lent déchiffrage
D'une écriture informe et d'un vague patois.
Et tout à coup on voit filtrer entre ses doigts...
Est-ce l'effort qu'il fait qui met son front en nage?
Pour lui, lire est plus dur que de fendre du bois;
Ou n'est-ce pas plutôt...! Oui, c'est bien une larme :
Ses poings s'écartent de son front, et dans ses yeux
— Ces yeux demeurés clairs et froids sous le vacarme
De cent canons et sous l'ouragan furieux
Qui fait bondir la terre et fait hurler les cieux —
Apparaît aux regards aigus d'un camarade
Tout ce qui peut tenir d'angoisse et de douleur
Dans l'iris de deux yeux qui changent de couleur...
— Alors l'autre, prenant à témoin l'escouade :
« Voilà le Cévenol qui pleure sa *cagnade!*...
N'es-tu donc pas heureux d'en ramener tes os
Et de leur accorder quelques jours de repos? »
Le montagnard se tait, serre dans sa poitrine
La lettre qu'avec peine il vient de déchiffrer,
Écrase dans son œil les pleurs qu'on y devine,
Veut se dresser... « Mais oui, nous t'avons vu pleurer,

Fait l'autre. Eh bien, après? Dis ce qui te chagrine,
Sauvage! » Il se rassied; et, brusquement, très doux,
Les yeux au loin, perdus sur le coin des Cévennes
Que sa mère et sa sœur trempent de sueurs vaines,
Il dit dans un sanglot : « Il a grêlé chez nous! »

LA CUILLER D'ÉTAIN

C'ÉTAIT chez un de ces artisans de village
Qui n'excellent en rien mais sont aptes à tout,
Savent rapetasser les chaussures hors d'âge,
Limer et raboter, réparer l'outillage,
La pendule, — et vous faire un bon cercueil au bout.
Celui-ci plante, greffe et taille en mon absence
Ma treille, mes poiriers et ma haie. — Au mois d'août
Je lui serre la main avec reconnaissance,
Et bavarde avec lui longuement et de tout.

Entre une paysanne âgée et mal vêtue,
De celles dont le front, la tempe et le regard
Portent écrits l'effort, la vaillance têtue,
L'espérance trompée et jamais abattue,
Le calvaire, suivi du Paradis — plus tard...

Elle tend, d'une main décharnée et tremblante,
Un petit seau de tôle, et dit d'une voix lente,
En hésitant parfois : « C'est pour mes deux garçons,
Prisonniers depuis plus de deux ans en Bavière...
Mon jambon est fini, finis mes saucissons...
Le pain qu'on leur envoie est dur comme la pierre ;
Pauvres petits !... J'ai là ce que mes groseilliers
Par la grêle battus, par les moineaux pillés,
M'ont pu donner de confiture...
Leur arrivera-t-elle en pays si lointain ?
— Oui, moyennant une soudure,
La mère ; avez-vous de l'étain ?
— Voici... » La bonne femme a tiré de la poche
De son tablier retroussé
Un pauvre objet terni, rayé, ployé, faussé,
Tout dentelé de mainte encoche,
Et qui de mère en fille a bien des fois passé...

« La dernière cuiller de mon humble héritage,
Dit-elle... On y tenait jadis chez l'indigent,
Comme le riche tient à ses cuillers d'argent...
Elle servit à mes garçons dans leur jeune âge ;
Car l'étain est aux dents de lait
Bien plus doux que le fer... Il est aussi moins laid.
Qu'elle leur serve encore ! »

Elle partit, très fière,
En retenant les pleurs qui gonflaient sa paupière
Et tremblaient un peu dans sa voix
A l'évocation des bonheurs d'autrefois...
Elle avait tout donné, la terrienne héroïque :
Ses fils d'abord, son lard, son jambon et son pain,
Les groseilles de son jardin,
Et le dernier débris, la dernière relique
De son humble trésor de vaisselle d'étain.

En faites-vous autant, mondaines et bourgeoises ?
Monnayez-vous vos bracelets et vos colliers,
Et vos petits cailloux, — perles, saphirs, turquoises,
Rubis moins beaux que les fruits de ses groseilliers
Pourtant et que l'étain de ses pauvres cuillers ?

LA PARMENTIÈRE

La Parmentière — ainsi qu'un jour on l'a nommée
D'un nom reconnaissant, harmonieux et beau, —
La Parmentière, avant Parmentier diffamée,
Providence aujourd'hui de l'Europe affamée,
Entre les chaumes roux couvre plaine et coteau
De son impérial et rustique manteau.

D'une modeste fleur violette elle pare
Ses pampres vigoureux épars dans la clarté,
Car un sourire sied toujours à la bonté;

Mais c'est dans le sol meuble et frais qu'elle prépare,
Multiplie et grossit et conserve en avare
Les agrestes produits de sa fécondité.

Les tubercules bruns s'enflent dans le mystère
De la forte nourrice au vaste sein meurtri.
Oui, le peuple a raison, ce sont tes pommes, Terre ;
Et jamais les fruits d'or de l'Éden légendaire,
Jamais nul fruit brillant auquel le ciel a ri
Ne valut celui-là, dans les ombres mûri...

Mais septembre a fané la généreuse plante
Qui s'affaisse, épuisée ; et sur les mamelons
Qui crèvent, on dirait des poings et des talons.
Elle meurt jour à jour, mais de mort assez lente
Pour qu'un reste de sève, allant à reculons,
Nourrisse encore un peu la pomme des sillons...

*
* *

Octobre. — Des coteaux par la pioche éventrés
Jaillissent, blonds, dorés ou roses,
Lisses et souriants, verruqueux et moroses,
Bizarres quelquefois d'aspect, les fruits sacrés.

A pleins sacs, à pleins chars, vers la cave profonde
Où ne descendra pas l'hiver,
Vers les celliers où bout encor le vin d'hier
Qui fait ta chair exquise, ô Parmentière blonde,

On t'emporte, on t'enferme. Et le soir, près du feu,
Les rustiques, dans leur prière,
Te bénissent, ô bonne et saine nourricière
Qui, pareille au pain de chaque jour, viens de Dieu...

*
* *

Ne garde point pour toi, paysan, le fruit rare;
Charges-en pour le front des wagons par milliers;
Qu'elle rende à tes fils leurs repas familiers
Et le champ dont la Guerre encore les sépare,
La sève et la vertu des sillons leurs berceaux,
La cendre de leurs morts, suprême viatique
De ceux qui meurent pour défendre nos tombeaux;
Et puis, dans leur sommeil, la vision rustique :
La maison, le foyer, la marmite au flanc noir
Qui ronronne gaîment sur la flamme folâtre,
Et le chant du grillon sous la pierre de l'âtre,
Tous les biens que la paix — dont on parla ce soir —
Sur l'horizon lointain leur permet d'entrevoir.

POUR LE PAIN

« Ne jetez pas le pain !... N'en donnez point aux bêtes
Car Dieu vous punirait, gaspilleurs que vous êtes !... »
Parents et grands-parents, quand nous étions marmots,
Dix fois par jour au moins nous cinglaient de ces mots.
Mais nous n'en faisions qu'à nos têtes
Et partagions avec le chien et les pierrots.

« Ne jetez pas le pain ! » Quels mots profonds et sages,
Et qui nous sont venus du plus lointain des âges,
Du temps de Pharaon peut-être, et de Joseph...
« Ne jetez pas le pain ! » Est-il plus beaux adages
Que ce commandement si bref,
Digne du Décalogue ainsi que des Sept Sages ?

« Ne jetez pas le pain ! » Moïse, au Sinaï,
Aurait dû les tracer sur ses tables de pierre,
Pour en faire un précepte à jamais obéi ;
Puis Jésus les aurait recommandés à Pierre,
Ou mis dans sa belle prière ;
Et jamais de la faim l'émeute n'eût jailli...

« Ne jetez pas le pain ! » La voilà la parole
Qu'il eût fallu graver aux murs de nos cités,
Et prêcher à l'église, et chanter à l'école,
Au lieu des trois grands mots pleins d'espoirs avortés
Qu'on a partout cent ans sculptés,
Ainsi qu'une devise, admirable mais folle...

« Ne jetez pas le pain ! » l'aliment sans égal,
Qui les remplace tous et qu'aucun ne remplace ;
Le trésor du festin ou du repas frugal,
De la nappe brodée ou de l'humble besace,
Et dont jamais nul ne se lasse,
Mondaine raffinée ou chemineau brutal.

*
* *

Pain blanc, pain bis, pain noir, bon pain, vrai viatique
Fait du sang de la Terre et des larmes du Ciel,
Et de l'effort puissant des bœufs et du rustique,
Brun comme le sillon ou blond comme le miel,
Qui donc écrira ton cantique
Maintenant que François d'Assise chante au Ciel?

Qui te glorifiera dans d'humbles litanies
Comprises des petits et dites à genoux,
Les yeux en haut, les cœurs aussi, les mains unies,
Ayant pour tout refrain à leurs stances bénies
Le mot du *Pater :* Donnez-nous
Le pain quotidien, blanc ou noir, toujours doux!

Du pain pour le marmot qui frotte ses gencives
Où vont percer en grains de riz les dents de lait,
Et du pain pour le vieux qui n'a plus d'incisives,
Mais qui s'escrime encor dans les heures oisives,
Quand il a dit son chapelet,
Sur quelque dur chanteau dont la saveur lui plaît!

Du pain pour le berger errant sur les bruyères,
Et pour le bûcheron coupant chêne ou sapin,
Et pour le laboureur qui sème entre les pierres
Le blé qui donnera celui de l'an prochain,
Et pour le pauvre que la faim
Fait blasphémer au seuil, ou tomber en prières!

Donnez, Seigneur, donnez le pain de chaque jour
Aux bourgeoises cités, aux faubourgs populaires!...
Que d'injustes mépris et de folles colères
Tombent devant le pain doré sortant du four!
Et que de cœurs de pauvres hères
Au contact du pain chaud se regonflent d'amour!

AILES BRISÉES

Il fut longtemps berger, et, couché dans les landes,
Sur le dos, contempla souvent
Les oiseaux migrateurs passer en longues bandes,
Emportés au loin par le vent.

Par-dessus les oiseaux, la fuite des nuages
Captivait aussi son regard;
Il enviait leur vol puissant et leurs voyages
Sans but, sans pensée, au hasard.

Et quand le ciel n'avait, sous sa voûte éternelle,
Ni le nuage ni l'oiseau,
Il y plongeait encor plus avant sa prunelle
Et s'y noyait comme dans l'eau...

* * *

Il est aviateur maintenant à la guerre;
Et tous les jours, de ses yeux clairs,
Il scrute les replis où l'Allemand se terre,
Comme il scrutait jadis les airs.

Berger, il jalousait autrefois les rapaces,
L'autour, la buse ou le milan :
Il s'enlève comme eux, plane dans les espaces,
Les dépasse dans leur élan;

Et, s'il ne s'abat point sur la proie aperçue
Dans la tranchée ou la forêt,
Sa serre y laisse choir la bombe qui la tue...
Parfois, il surprend un secret,

Et par des vols précis à nos canons désigne
Où leur mitraille doit pleuvoir
Pour démonter les leurs, ou pour couvrir leur ligne
Et l'anéantir sans la voir.

*
* *

Mais, de même qu'avec sa vieille carabine,
Jadis, blotti dans un buisson,
Il foudroyait d'en bas quelque oiseau de rapine
Serrant de trop près un pinson,

Il devient, à son tour, la cible aérienne;
On l'atteint, on brise son vol;
En rouge chapelet dans l'air son sang s'égrène,
Il vient s'écraser sur le sol.

Sous le lourd appareil de ses ailes broyées,
Étendu sur le dos, aux lieux
D'où son regard d'enfant plongeait dans les nuées,
Il meurt d'avoir conquis les cieux.

PROMISE

Les deux fermes sont voisines,
Les deux fermières cousines,
Et les deux fermiers amis;
Ils s'entr'aident à l'ouvrage,
Aux charrois, au labourage,
Aux foins quand gronde l'orage,
Et leurs aînés sont *promis*.

Le Promis, ayant deux frères,
Sera moins riche de terres
Qu'elle, fille unique; mais
Il est grand et sage, il aime
Le domaine, plante et sème
Mieux que son père lui-même;
Il n'émigrera jamais.

Elle, fraîche fleur des landes,
A refusé les demandes
D'employés et de bourgeois
En redingote ou jaquette :
Riche, la Ville la guette;
Mais, pieuse et point coquette,
Elle reste dans ses bois.

Elle aima dès son jeune âge
Son voisin; leur cousinage
En amour vrai s'est mué...
Tout à coup on mobilise :
Adieu, pays et Promise!
— Inutile que je dise
Que le garçon fut tué...

Le curé de la paroisse
Aux deux fermes dans l'angoisse
Porta la nouvelle, un soir,
Et le lendemain les proches,
Quittant âraires et pioches,
Au glas lent des quatre cloches,
Blouse neuve et chapeau noir,

Des bois, du mont, de la plaine,
S'en vinrent à la neuvaine
Prier tous, comme il se doit;
Puis en regagnant l'emblave,
Ils se disaient d'un ton grave :
« Pauvre petite! si brave!
Et veuve sans bague au doigt! »

Plût au ciel qu'elle fût veuve!
La Promise, sous l'épreuve,
Souffre doublement d'avoir
Perdu le Promis qu'elle aime,
Et de ne pouvoir pas même
A son front draper l'emblème
De son âme toute en noir.

Elle pleure, mais s'en cache.
« Il n'est pas bon que l'on sache
Que ton cœur est tout au Mort,
Et que tu te désespères,
Lui répètent les deux mères;
Tu prendras un de ses frères,
Autant que lui doux et fort... »

Le second se bat et tombe...
Enjambe encor cette tombe,
Brave fille de terriens,
Et dissimule ta peine :
Chagrin d'amour, chose vaine
Quand il s'agit du domaine
Que nous ont fait nos anciens...

« Sauvons du Boche vorace
Notre sol et notre race
De vieux et vrais paysans!
Dit le maître dont la guerre
A pris deux garçons naguère;
Mon dernier aura ma terre :
Mais, las! il n'a que seize ans!...

— Soit, fait l'autre. Notre fille
Autrefois eût mis la grille
D'un couvent entre elle et nous;
Mais elle est sage personne;
Elle pleure mais raisonne;
Attendons que l'heure sonne :
Ton fils sera son époux...

— Puisse donc la paix descendre
Sur ce sang et cette cendre,
Et, pour y guider les socs,
Faire croître haut et ferme
Ceux où notre espoir s'enferme,
Futurs maîtres de la ferme,
Cochets ce soir, demain coqs! »

Et toi, petite Promise,
Au devoir présent soumise,
Qui, sans oublier le mort
Dont tu fus la fiancée,
Laisses aller ta pensée
Vers la famille blessée
Qu'il faut refaire d'abord,

Sois bénie! Et puisse encore
La fleur du bonheur éclore
Du sacrifice accepté;
Puisses-tu, mère et grand'mère,
Voir, longtemps après la guerre,
Sur le sol héréditaire
Fleurir ta postérité!

MORT DU LABOUREUR

A la mémoire de mon neveu Abel.

LABOUREUR! — Il n'était, ne voulut jamais être
Que laboureur; — un beau laboureur, lent et doux
Et fort comme ses bœufs, qui l'aimaient entre tous
Leurs bouviers, et venaient très docilement mettre,
Dès son premier appel, leurs cornes et leurs cous
Sous le dur joug en bois de hêtre...

A vingt ans il dut les quitter, étant conscrit;
Mais, libéré, vers eux il revint à la hâte,
Et, dès le lendemain de son retour, reprit
Avec eux le labour qui soulève, pétrit
Et repétrit le sol comme une bonne pâte
Dont le blé futur se nourrit...

Un soir qu'il leur chantait le vieil air sans paroles
Qu'ils comprennent fort bien et qui rythme leurs pas
Et qui les fait marcher encor quand ils sont las,
Au petit clocher bleu soudain les cloches folles
S'agitèrent dans un furieux branle-bas...
Surpris, il s'arrête : Est-ce un glas?

— Non. — Le gai carillon des veilles de dimanche?
— Non plus. — Quelque incendie? — Ah! certes! Et p.
Des gens courent: « La guerre!... on mobilise! » Au l
Du sillon brun, le laboureur lâche le manche,
Dételle : « Adieu, mes bœufs! » — Il part, et le trois a
Il labourait pour la Revanche.

Il porta le fusil et le sac vaillamment,
Mais sans fanfaronnade et sans emballement,
Était à Charleroi, fut blessé, guérit vite,
Fut blessé de nouveau..., puis, comme nul n'évite
Sa destinée, alla périr obscurément
Dans cette presqu'île maudite

Où sur un sol ingrat sans verdure et sans eaux,
Sous la soif et la faim, les obus et les balles,
Tant de pauvres enfants, des meilleurs, des plus beaux,

— Ainsi qu'au grand soleil des épis sous la faux. —
Si follement, si loin des campagnes natales,
Tombèrent dans de vains assauts...

Mon laboureur qui tant aimait son coin de terre,
Ses genêts, ses prés verts et ses coteaux herbeux,
Et la source où le soir il abreuvait ses bœufs,
Et sa ferme, et peut-être, avec crainte et mystère,
D'un amour patient qu'il devait encor taire,
La fille d'un maître ombrageux;

Le fils affectueux à sa maison fidèle,
Qui n'avait jamais pu vivre huit jours loin d'elle,
Et qui, chaque dimanche, en semaine souvent,
Furtif, y revenait, radieux et fervent,
Se blottir, se fróler à l'aile maternelle,
Et s'y refaire une heure enfant!

Le voyez-vous mourir longuement sur le sable,
Là-bas, dans un pays atroce de païens,
Les yeux martyrisés par l'azur implacable,
Sans un regard ami de son ciel ni des siens,
Sans que nul sur sa lèvre, à l'instant redoutable,
Mît le signe aimé des chrétiens!...

Pauvre petit soldat, ta mort, dont on ignore
L'heure et le lieu, ne t'aura point valu la croix ;
Que dis-je ! tu n'as pas même celle de bois
Sur ta tombe perdue et que rien ne décore,
Ni les ordres du jour flatteurs qui font encore
Qu'on parle de vous quelquefois.

Puisse le Dieu que tu servais et qui dénombre
Exactement les morts et sait où sont leurs os,
Sur le tertre où tu dors mettre au moins un peu d'ombre,
Et, quand vient la saison où migrent nos oiseaux,
Faire gémir sur toi les ramiers du bois sombre
Qui couvrit nos communs berceaux ;

Et puisse-t-il donner à ceux-là qui te pleurent,
Mais qui ne doutent pas de l'éternel revoir,
La résignation, sœur tendre de l'espoir,
Et leur persuader que les jeunes qui meurent
En faisant comme toi simplement leur devoir
Doublent l'ange veillant sur les vieux qui demeurent !

TERRE LIBÉRÉE

Ce qu'ils ont fait de toi, douce Terre martyre,
Depuis quatre ans sous leurs bottes et leurs canons!...
Leur flot empuanti par force se retire,
Et c'est nous qui te reprenons;

Mais à quelle torture ils ont dû te soumettre
Pour te changer ainsi le regard et les traits,
Au point que nos cœurs seuls peuvent te reconnaître
En écoutant le tien de près!

Pauvre Terre française, ô Mère douloureuse,
Bonne nourrice aux seins ravagés et taris,
Saignante et pantelante, œil morne et face creuse,
Et sans voix à force de cris,

C'est nous! reviens à toi, conte-nous ton calvaire,
Tout le détail de tes affronts, de tes tourments,
Ta honte..., pour savoir tout ce qu'auront à faire
Nos soldats chez les Allemands.

Dis-nous ce que, quatre ans entiers, ces brutes viles
Ont à ta face auguste infligé de crachats,
Afin que nous rendions, en entrant dans leurs villes.
Œil pour œil, dent pour dent, là-bas!

Conte-nous tous leurs vols et tous leurs brigandages,
Tes filles et tes fils en servage emmenés,
Et, comme aux plus mauvais jours des plus anciens âges,
Au Minotaure abandonnés;

Et leur acharnement de gorilles stupides
A mutiler toute beauté sous le ciel bleu,
Du haut clocher à jour jusqu'aux sources limpides,
Honorant l'homme ou louant Dieu;

Égrène jusqu'au bout, tant soit-il monotone,
Le rosaire sans fin de ces nuits, de ces jours,
— Plus de mille déjà ! — que la horde teutonne
T'a faits si noirs, si longs, si lourds.

A nous les raconter tu nourriras la haine
Dont nous devons chez nous attiser le brasier,
Et tu soulageras ta rancœur et ta peine,
Mère, à nous en rassasier.

Et nous t'aimerons tant de t'avoir délivrée,
Et de te retrouver meurtrie ! Et tes enfants
Auront de tels trésors de tendresse arriérée
Quand ils reviendront triomphants,

Ayant chassé, traqué jusque dans leurs repaires
Tes bourreaux, et vengé sur eux tous tes affronts,
Cassé les dents aux loups et les crocs aux vipères,
Et fait rendre gorge aux larrons...

Et des peuples amis dont la mer nous sépare
Accourront, pèlerins fervents, baiser ta croix,
Et pour guérir les maux causés par le Barbare,
T'offrir de l'or, comme des rois,

Du pain, en attendant celui que leurs charrues
Feront lever encor sur tes champs saccagés;
Des bêtes repeuplant tes prés aux herbes drues,
Et des fruitiers pour tes vergers;

Des maçons relevant tes maisons écroulées
Et faisant sous nos cieux, de nouveau doux et clairs,
Fleurir les hauts clochers dont les cloches ailées
Chanteront encor les vieux airs,

Tandis qu'en d'humbles clos ceints de murs, plantés d'a
Tes morts, Terre martyre, en paix reposeront
Sous les fleurs et les croix, sans granits et sans marbres,
Pour mieux sentir nos pleurs aller jusqu'à leur front.

POUR LES MORTS DE CHEZ NOUS

A Émile Galtier.

Ah! mon pays, mon âpre et cher pays, si fier
Des innombrables fils qui te faisaient hier
Une parure, une défense,
Les plus beaux laboureurs, les plus fins vignerons,
Et des bergers virgiliens, et des lurons
Emportant en cent lieux ta force et ta constance;

Comme royalement tu versas ton tribut
A la Guerre farouche et qui jamais ne but
De meilleur sang dans les batailles!

Et combien de milliers de tes enfants fauchés,
Que tu voyais hier, sur la glèbe penchés,
Ramasser la javelle ou vaquer aux semailles ;

Abeilles des puits noirs ou des clairs ateliers,
Gardiens de troupeaux ou bergers d'écoliers,
Savants courbés sur leurs problèmes,
Artistes, prosateurs, poètes d'avenir,
Pasteurs guidant vers ce qui ne doit point finir
Les âmes et les cœurs épris des biens suprêmes !

Comment les chanter tous ? Ils sont trop ! il faudrait
Vingt Homères ! — Choisir ? Hélas ! qui l'oserait ?
Brancardier pour l'apothéose,
Le poète parcourt ce champ d'humains pavots,
Pêle-mêle fauchés par une même faux,
Donnant un sang pareil pour une même cause ;

Qui va-t-il relever ? Le prêtre ? l'artisan ?
Le gentilhomme a vingt quartiers ? le paysan
Qui grattait son lopin de terre,
Et ne s'est redressé qu'à l'appel du clairon,
Pour retomber sanglant et voisiner du front
Avec quelque génie encor dans le mystère ?

Oh! ne choisissons pas! glorifions-les tous
Pêle-mêle : posons au hasard nos genoux
Sur leur commune sépulture;
Mêlons nos pleurs, mêlons nos prières pour eux;
Adoptons ces défunts, qui feront plus nombreux
Seulement nos parents dans la Cité future...

* *

Érigeons en granit austère, sobre, altier,
Sur un sommet d'où l'œil sur le Rouergue entier
Puisse pieusement s'étendre,
Un monument — tombeau, temple, colonne, autel —
Si robuste d'aspect qu'il paraisse immortel,
Et conserve leurs noms, à défaut de leur cendre :

Leurs noms tracés sans ordre et sans plans préconçus,
Ceux qui brillaient déjà, ceux qu'on n'eût jamais sus,
Tous vêtus d'une même gloire,
Tous dignes désormais que ceux qui les liront
Fléchissent devant eux leurs genoux et leur front
Et s'efforcent de les graver dans leur mémoire.

Oui, tous leurs noms, cinq, six, ou même dix milliers,
Peut-être plus... — Et là viendront nos écoliers
Tous les ans en pèlerinage.
Leurs maîtres leur feront déchiffrer tendrement
Ces noms, hier obscurs, dont le rayonnement
Ira chez nos neveux grandissant d'âge en âge.

Chacun y trouvera quelqu'un des siens cité :
Le feuillet de granit ne peut être emporté
Comme celui d'un papier frêle :
Et le vent et la pluie et la neige auront beau
Pleurer, hurler, gémir autour de ce tombeau,
Ils n'effriteront pas la haute et dure stèle

Sur laquelle une croix, haute et solide aussi,
Et faite de deux blocs de basalte noirci
Dans les volcans préhistoriques,
Étendra ses bras forts sous le ciel sombre ou bleu,
Comme pour soulever et porter jusqu'à Dieu
Ces légions de cœurs et d'âmes héroïques.

RETOUR DU BERGER

« C'EST un original, » disait-on, au village,
En parlant de ce grand berger silencieux
Qui passait, lent et doux, avec du rêve aux yeux,
Et semblait n'aimer rien que sa lande sauvage,
Sa femme et ses moutons, son chien-loup, et, plus qu'eux,
Sa fillette : trois ans passés, et son fils : deux...

Mobilisé, roulé dans la grande rafale
De Charleroi, blessé, fait prisonnier, le sort
En refit un berger... en Prusse orientale,

D'où, — bien persuadé que le silence est d'or, —
Sans cesser de penser à sa lande natale,
Il n'écrivit jamais... et tous le crurent mort.

*
* *

Libre enfin, c'est à pied, par étapes de guerre,
Qu'il retourne chez lui. Pour ne pas rencontrer
De compagnons pouvant dévoiler son mystère,
Le dernier jour il dut longuement se terrer
Dans un taillis bordant la friche solitaire
Sur laquelle il voyait deux bergerots errer :

Ses enfants sûrement, rien qu'à les voir s'ébattre
Avec un grand chien-loup qu'il reconnaît fort bien...
Dans sa tunique bleu d'horizon l'ancien pâtre
Au coucher du soleil s'approche enfin... Le chien
Bondit sans aboyer et, joyeux et folâtre,
Se dresse contre lui, frotte son nez au sien,

Retourne gambader, gémissant d'allégresse,
Vers les deux pastoureaux surpris, pour revenir
A l'Inconnu — leur père — et pour les réunir...
Ils ne comprennent point. Lui, cependant les presse
De questions en s'efforçant de contenir
Son cœur et de garder pour plus tard sa caresse :

« A qui sont ces moutons, petits ? — Mais à maman,
Dit la bambine. — Et ton papa ? — Mort à la guerre,
Voilà quatre ans. » Et le garçon, naïvement :
« Bientôt nous aurons un autre papa. — Vraiment ?
Comment s'appelle-t-il ? — Il s'appelle Jean-Pierre.
— Vous l'aimez ? — Pas beaucoup, mais il aime maman.

— Ils sont à la maison ? — Non, ils sont à la foire...
— Maman avait besoin d'une robe, et papa
De vendre un lièvre qu'au lacet il attrapa...
— Rentreront-ils bientôt ? — Pas avant la nuit noire ;
Sans quoi maman chez nous vous offrirait à boire,
Dit la fillette, comme au temps de mon papa...

— Tu t'en souviens alors de ton papa, Marie ?
— Ah ! vous savez mon nom ? Vous êtes donc d'ici ?
— Non, mais pas de bien loin... J'ai pris ce raccourci

Par les bois, à travers la lande et la prairie,
Pour arriver plus tôt. — On vous attend là-bas
Sans doute ? dit l'enfant. — Non, l'on ne m'attend pas !

— Comme vous dites ça !... Vous n'avez donc personne
Chez vous ? — Si, deux mignons comme vous, peu s'en fa
Qui me croient mort et que leur maman abandonne...
— La vilaine maman ! » s'indigne le marmot...
Mais lui : « Rentrez, petits, déjà l'angélus sonne,
Et c'est l'heure du loup qui sonnera bientôt. »

Et soudain d'un grand geste il les prend et les serre
Tous deux sur sa poitrine. « Oh ! vous serrez trop fort ! »
A crié le garçon ; et la fille : « Mon père
M'embrassait comme vous, je m'en souviens encor,
Le soir qu'il nous quitta pour aller à la guerre...
— Il faut prier pour lui, petits, puisqu'il est mort. »

Et le pâtre s'éloigne à grands pas, et rudoie
Le chien qui s'élançait, et qui d'un long regard
Le suit, ne comprenant plus rien à ce départ...
Puis, brusquement, au carrefour quittant sa voie,
Il coupe à travers champs et court à tout hasard
Vers sa maison et se blottit sous le hangar...

Son troupeau rentre et ses petits... Les brebis bêlent
Vers leurs agneaux qui, lamentables, les appellent...
Le vieux coq près de lui vient chercher son perchoir,
Et proteste contre l'intrus... Puis il fait noir
Sur terre; mais là-haut les astres étincellent
Et savent ce que tout à l'heure il va savoir...

Il attend. Qu'attend-il? Que sa femme infidèle
Rentre au logis avec son amoureux près d'elle?
Il n'attend pas longtemps : des pas sur le chemin,
Des voix... Ce sont bien eux... Se donnent-ils la main?
Que t'importe? Ils sont seuls, et la nuit est si belle!
Rien ne sera changé dans ta maison demain...

Et pourtant que sait-il? Ce garçon n'est peut-être
Qu'un honnête berger, tel qu'il fut, lui, jadis.
Rien ne prouve qu'il ait pris la place du maître...
Sauf pour veiller sur ses bêtes et ses petits...
Après souper il s'en ira... — Mais la fenêtre
Qui brillait s'est éteinte... Il reste : « Ah! les maudits! »

*
* *

Le lendemain, comme ils brouettaient leur lessive
Vers la mare où déjà se mirait le soleil,
— Lui, radieux et fier; elle, émue et pensive, --
De leurs gorges jaillit soudain un cri pareil;
Car, en bleu d'horizon flottait sur l'onde oisive,
Les yeux vitreux tournés vers le grand ciel vermeil,
« L'original berger » dormant son grand sommeil.

TERRE SAINTE

Lorsque tu reviendras, mon petit, de là-haut,
— Et je crois, malgré tout, que ton retour est proche, —
Si tu n'es cul-de-jatte, aveugle ni manchot,
Et si tu comprends bien que tu dois au plus tôt
Raccrocher ton fusil et reprendre ta pioche,

Rapporte dans ton sac ou ta musette, au lieu
De quelques vains éclats de ferraille rouillée,
Un peu de cette terre héroïque et souillée,
Cuite et recuite dans le sang et dans le feu,
Et gardant la vertu de ceux qui l'ont foulée.

Ramasse-la pieusement, à deux genoux,
— Ainsi qu'un pèlerin aux pentes du Calvaire, —
De préférence sur tel tertre solitaire
Où la petite croix d'aubépine ou de houx
Marque la place où dort un soldat de chez nous.

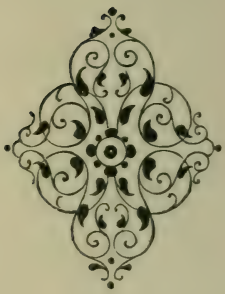
Serre bien ton trésor, ne le perds pas en route,
N'en parle point aux sots qui pourraient t'en railler;
Plus que jamais fais de ton sac ton oreiller :
L'âme du mort tout bas te parlera sans doute,
Et le mort fut toujours le meilleur conseiller...

En rentrant, fais deux parts de la sainte poussière :
Sèmes-en une, un soir, sur les tombes de ceux
Qui dorment dans un coin de l'étroit cimetière,
Morts, hélas ! de savoir leurs enfants morts loin d'eux :
A ce contact leurs os frémiront dans leur bière.

Le lendemain, à l'heure où le soleil levant
Fait chanter l'alouette et crier la charrue,
Va revoir l'humble clos dont la pluie et le vent
Ont fait en ton absence une friche bourrue,
Mais que tes soins rendront plus fertile qu'avant.

Dans le premier sillon ouvert par ton araire,
A l'endroit où l'on plante, en mai, près du sentier,
Une fragile croix en bois de noisetier,
Mêle pieusement au sol héréditaire,
Comme un levain qui le fera fructifier,

Le reste de la Terre en ton sac rapportée
Des coteaux consacrés qu'on appela le Front;
Là-haut nos soldats morts sans fin reposeront,
Mais leur cendre par toi sur leur glèbe jetée
Gonflera les épis que leurs fils faucheront.



TABLE

TABLE

RONCES ET LIERRES

Ronces et Lierres 3
A mes Écoliers 5
Savoir vieillir. 9
Adieu, Paris! 13
Retour tardif 18
Premier Avril. 21
Jeudi saint 24
Nous n'irons plus... 27
La Lavandière 34
L'Essaim 37
Dans les Prés. 40
Les « Castagnaires ». 44

Les Bécasses 48
Sous la Griffoule 50
En tisonnant 54
Pour l'Arbre 59
La Mort des Châtaigniers. 65
Inaugurez! 70
Croix branlantes. 74
Ruches mortes 77
Chez mes Rustiques 80
Temps légendaires. 84
Le Menuisier 89
Chasseuse de Vipères 96
Un Sage 101
Doigts de Morte. 105
La Mort du Pasteur 108
Pour J.-H. Fabre 115
Noël de Vieux 119
Jamais plus ! 122
Voix éteinte. 126
Adieu 129

LES PAYSANS ET LA GUERRE

A un Vieux Paysan 135
La Veuve paysanne 139
Sème, Jacques Bonhomme!. 144
Au Bout du Champ 148
Six Jours 150
A la Neige 155
Quartier d'Hiver. 160
Pâques rouges 164

L'Alouette de Verdun 167
Respect à leurs Tombes! 170
Faucheurs 173
Veille de Moisson 176
Il a grêlé.... 179
La Cuiller d'Etain. 183
La Parmentière 186
Pour le Pain 190
Ailes brisées 194
Promise 197
Mort du Laboureur 203
Terre libérée 207
Pour les Morts de chez nous 211
Retour du Berger 215
Terre sainte 221

Paris. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.

2. — 5976.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Dat

a39003 002455102b

CE